

e

LE

FOYER CANADIEN



*Joséphine Laporte*  
*Diàire*

LE

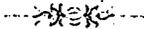
# FOYER CANADIEN

RECUEIL LITTÉRAIRE ET HISTORIQUE

---

TOME III

---



QUEBEC  
BUREAUX DU "FOYER CANADIEN"  
Côté des Rues Sainte-Anne et des Jardins

1865

LE  
**FOYER CANADIEN**

RECUEIL LITTÉRAIRE ET HISTORIQUE

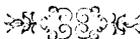
---

JANVIER, FEVRIER, MARS ET AVRIL

---

SOMMAIRE

BIOGRAPHIE DE L'ABBÉ FERLAND,.....A. Gérin-Lajoie  
CHANSONS HISTORIQUES DU CANADA, F. A. H. LaRue



QUEBEC  
BUREAUX DU "FOYER CANADIEN"  
Coin des Rues Sainte-Anne et des Jardins

1865



*Licernois, Phot.*

*Typ. de G. E. Desbarats.*

L'ABBÉ J.-B.-A. FERLAND.

## L'ABBÉ J. - B. - A. FERLAND

En commençant l'année 1865, les Directeurs du *Foyer Canadien* ont un triste devoir à remplir : ils ont la douleur d'annoncer la mort de leur vénérable président, l'abbé J. B. A. FERLAND, arrivée le onze du mois de janvier, au palais archiépiscopal de cette ville.

En terminant la Vie de Monseigneur Plessis pour le *Foyer Canadien* de 1863, M. Ferland, jusque-là d'une santé robuste, avait été frappé de paralysie. Grâce cependant à sa forte constitution et aux soins habiles qui lui avaient été prodigués, il s'était rétabli peu à peu, et ses amis espéraient qu'il pourrait un jour reprendre ses occupations intellectuelles avec la même vigueur que par le passé. Mais cet espoir fut

déçu. En dépit de la diète sévère qu'il s'imposa, de la suspension presque complète de ses travaux historiques, et des précautions de toutes sortes exigées de lui, le mal qui l'avait assailli une première fois, le menaça de nouveau à divers intervalles, jusqu'à ce qu'une nouvelle attaque plus terrible que celles qui l'avaient précédée soit venue déjouer tous les efforts de l'art et enlever le dernier espoir à ses amis.

C'est dimanche matin, le huit janvier, qu'après avoir dit la messe et prêché à l'église de Saint-Patrice, il s'affaissa tout à coup, et dut être ramené en toute hâte à l'Archevêché. Les médecins appelés déclarèrent qu'il y avait à la fois apoplexie et paralysie, et que les symptômes étaient des plus graves. En effet, malgré tous les soins, il ne put recouvrer un seul instant sa connaissance, et, à deux heures du matin, dans la nuit du dix au onze, son cœur cessa de battre pour toujours.

La nouvelle de sa mort se répandit de bonne heure et produisit dans la ville une sensation pénible. Quelle perte pour le pays ! s'écriait-on de toutes parts. Quel homme aimable et bon ! disait celui-ci ; c'était un saint ! disait celui-là.—Oui, hâtons-nous de le répéter à notre tour : la mort de M. Ferland est une véritable perte pour le pays. C'est une perte pour la science ; c'est une perte pour les lettres dont il était l'ornement ; c'est une perte pour cette religion qu'il enseignait et pratiquait en la faisant aimer et bénir. Et la douleur de sa mort est d'autant plus vive que son intelligence, naguère encore pleine de vigueur et

de jeunesse, faisait présager une carrière active et laborieuse, et de longues années au service de l'autel et de la patrie.

En offrant à nos abonnés le portrait de M. Ferland, nous allons dire tout ce qu'il nous a été donné de connaître sur sa vie et ses travaux. Cette notice, tout incomplète qu'elle soit, sera, nous en sommes sûr, reçue avec faveur et indulgence par les nombreux amis de cet homme distingué.

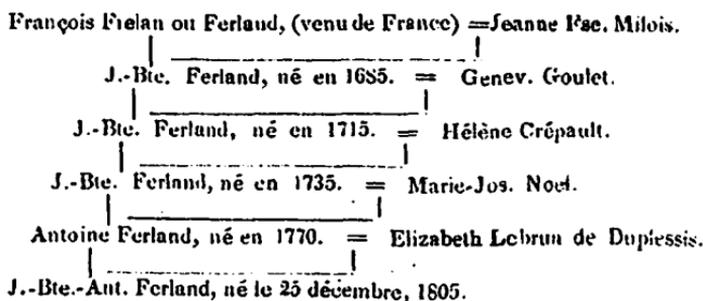
## I

## Son enfance—Son éducation.

M. Ferland était né le 25 Décembre 1805, et n'avait par conséquent à sa mort que 59 ans et 17 jours.

Son père, Antoine Ferland, appartenait à une famille originaire du Poitou, où elle était connue sous le nom de Freland, laquelle, ayant émigré au Canada dès les premiers temps de la colonie, s'était établie dans une des paroisses de l'île d'Orléans.\*. Il avait

## \* GÉNÉALOGIE DE M. FERLAND.



épousé, en 1805, Elizabeth Lebrun de Duplessis, fille de l'un des quatre avocats français qui restèrent en Canada après le traité de cession.

Jean-Baptiste Lebrun de Duplessis était, sous le gouvernement français, Notaire Royal et écrivain d'artillerie à la suite des armées de Sa Majesté très-chrétienne en Canada. Par une lettre écrite de Londres le 9 Avril 1778 et adressée à M. Lebrun par le baron Francis Masères, qui fut d'abord avocat Général, puis Procureur-Général de la Province de Québec, charge qu'il remplissait encore en 1773, on voit que M. Lebrun avait eu recours au commerce pour se dédommager de la "privation injuste de son droit d'exercer ses professions de notaire et avocat." "Je ne sais si vous avez appris l'anglais, ajoute le baron dans cette même lettre, mais un homme de votre intelligence et de votre talent aurait dû le faire."

M. Antoine Ferland s'était établi comme marchand à Montréal, et c'est là que naquit notre futur abbé qui reçut au baptême les noms de Jean-Baptiste-Antoine. Sa mère, devenue veuve, partit de Montréal en 1813, et alla demeurer à Kingston, où le jeune Ferland commença ses études sous la direction de celui qui fut plus tard Mgr. Gaulin, lequel desservait à cette époque, en qualité de missionnaire, les catholiques de cette partie de la Province du Haut-Canada. Le jeune enfant déploya une intelligence précoce qui étonna M. Gaulin et l'engagea à lui faire suivre un cours régulier d'études classiques. Il réussit à le

faire entrer, en 1816, au Séminaire de Nicolet. Mgr. Plessis, dont il devait plus tard écrire l'histoire, se déclara bientôt son protecteur, et manifesta pour lui une sollicitude toute particulière. A sa demande, le Directeur du Séminaire, M. J. O. Léprohon, lui écrivait de temps en temps au sujet du "petit Ferland," lui rendant compte de sa conduite et de ses succès. "Le petit Ferland a fait plus cette année qu'on ne devait attendre de son âge," écrivait-il en 1817; "c'est un bon petit sujet qui mérite attention," disait-il en 1818. En 1821, il lui annonçait que Ferland, alors en Philosophie, était à la tête de sa classe. En effet ses progrès furent rapides; ceux qui l'ont connu à cette époque ne parlent qu'avec admiration de ses talents extraordinaires, en même temps qu'ils aiment à rappeler son caractère aimable, sa gaieté constante qui en faisaient le favori de tous ses condisciples. "Il éclipsa par ses succès tous ses rivaux, même les plus redoutables, ravissant tous les premiers prix de ses classes, se gagnant, par l'aménité de son caractère, l'estime de ses supérieurs et de ses maîtres. Parmi ces derniers, il eut le bonheur de compter M. Jean Holmes, une de nos gloires nationales: c'est à lui qu'il doit d'avoir été initié aux spéculations de la philosophie; digne d'être l'élève d'un tel professeur, il acquit, sous sa direction éclairée, cette justesse de raison, cette modération dans les jugements, ce sage tempérament en toute chose qui distingue une raison vraiment philosophique. La vérité n'aime point les hauts cris, a dit quelque

part un critique ; sa dignité exige le calme de toutes les facultés de l'âme. Ce calme, M. Ferland le posséda toute sa vie, après avoir appris à le chérir dans les dernières années de son cours d'études." \*

On voit par les lettres de M. Léprohon, que la mère de M. Ferland demeurait à cette époque aux Tanneries, près de Montréal, chez une de ses sœurs qui était institutrice,—qu'une autre de ses sœurs était mariée à un protestant, et que le jeune Ferland se trouvait avoir plusieurs cousins et cousines de son âge. M. Léprohon semblait redouter l'influence que pouvait exercer le contact de ces personnes sur les dispositions du jeune séminariste, et il le gardait avec lui pendant la plus grande partie de ses vacances.

En 1823 il embrassa l'état ecclésiastique, et fut d'abord quelque temps Secrétaire de l'Evêque Plessis ; il n'avait alors que dix-sept ans. Il retourna ensuite au Collège de Nicolet et devint successivement Professeur d'Histoire, de Belles-Lettres, de Rhétorique et de Philosophie. Il n'étudia la physique qu'après être devenu professeur et en même temps qu'il commençait l'étude de la théologie. Les lettres de M. Léprohon nous disent aussi qu'il était parfaitement en état d'enseigner la langue anglaise.

Le 14 Septembre 1828 il fut ordonné prêtre.

---

\* " *Courrier du Canada*," 13 janvier 1865. Nous prendrons la liberté d'intercaler dans notre article la plus grande partie de cette excellente notice biographique, due à la plume de M. C. Legaré, professeur de Belles-Lettres au Séminaire de Québec, et l'un des collaborateurs du *Foyer Canadien*.

## II

## M. Ferland prêtre—Ses vertus—Son dévouement.

Nommé vicaire à Québec, le jour même de son ordination, il y demeura jusqu'au 21 novembre 1829 : puis, il occupa le même poste à la Rivière-du-Loup (en haut), jusqu'au 3 octobre 1830, et à Saint-Roch de Québec jusqu'au 10 octobre 1834 : durant le choléra de cette année, il était premier chapelain de l'hôpital de la Marine. Il fut curé à Saint-Isidore jusqu'au 1er octobre 1836, à Sainte-Foye, jusqu'en octobre 1837, à Sainte-Anne de Beaupré et Saint-Férol, jusqu'en octobre 1841, où il fut envoyé au collège de Nicolet comme Préfet des Etudes, charge qu'il occupa jusqu'en 1848. A cette époque il fut nommé Supérieur de ce même Séminaire. Appelé à l'Archevêché, en 1850, par Mgr. de Sidyme, il fut nommé membre du conseil particulier de l'évêque et devint aumônier des hôpitaux militaires de Québec en 1855. Il remplissait encore ces deux dernières charges au moment de son décès.

Sa vie publique comme prêtre, quelque bien remplie qu'elle ait été, ne saurait être longue à raconter. Elle fut simple et modeste, comme il l'était lui-même. Ami de la retraite et de la vie studieuse, il a toujours évité le bruit et l'éclat avec autant de soin que les hommes du monde en mettent à les rechercher. Sa grande humilité, sa défiance de lui-même l'empê-

chèrent toujours d'être ce qu'on appelle de nos jours un homme d'initiative ; il n'eût jamais osé se mettre à la tête d'aucun mouvement important ; il ne se croyait appelé qu'à jouer un rôle secondaire. Il possédait au plus haut degré ces vertus d'obéissance, d'abnégation, de désintéressement qui font la force et la grandeur du corps auquel il appartenait. Jamais il n'eût songé à discuter l'ordre d'un chef ecclésiastique.

En 1850, époque où l'Evêque de Québec résolut de l'appeler auprès de lui, il commença par exprimer des appréhensions sur ses aptitudes ; mais il se remit bientôt entièrement à la volonté de son supérieur.

“ Quant à moi, ajoutait-il, qu'on m'envoie où l'on voudra, ce n'est pas ce qui m'inquiète le plus au monde.”

“ Quant à mon avenir temporel, j'y suis complètement indifférent, du moins à présent ; j'irai volontiers où l'on voudra m'envoyer.”

A un ami, il répondait dans l'intimité : “ Jusqu'à ce jour nos Seigneurs les Evêques m'ont casé et décasé, comme ils l'ont entendu, sans même me dire “ *avec votre permission.*” Je puis avoir mes goûts et mes répugnances ; il m'est même permis de les exposer. Mon droit ne va pas plus loin. A eux le reste ; tant pis pour eux s'ils me placent mal.”

Son désintéressement était proverbial. En 1834, les habitants de Saint-Isidore de Lauzon, “ paroisse nouvellement née et resserrée de toutes parts par la

forêt," voulurent avoir un curé résident, malgré leur extrême pauvreté.

M. Ferland accepta volontiers cette cure et parut très-satisfait.

En 1836, l'Evêque lui offrit un poste plus convenable ; le digne curé répondit qu'il était prêt à partir, mais ajouta-t-il naïvement et comme si tout était bon pour lui : " Je crains cependant que celui " que Votre Grandeur chargera de la desserte de Saint- " Isidore ne se trouve pas dans mon modeste logis " aussi confortablement qu'il pourrait souhaiter."

Quelques années après en effet il fut constaté officiellement, et admis par les paroissiens réunis en assemblée, que son successeur ne pouvait subsister avec le revenu qu'il percevait, quoiqu'il fût un peu augmenté, et que l'Evêque serait forcé de retirer le curé, jusqu'à ce que les paroissiens fussent en état de le faire vivre !

Ce qui est encore plus extraordinaire, c'est que malgré sa pauvreté M. Ferland avait représenté à l'Evêque que les habitants de la concession Saint-Patrice, dépendant de sa paroisse, se trouvaient dans une situation embarrassante à cause de leur éloignement de son église, et qu'il serait à propos de les annexer à Saint-Henri.

Comme vicaire, comme chapelain, comme curé de campagne, il s'est montré tel que doit être tout prêtre vraiment digne de ce nom, zélé, dévoué, charitable, plein de compassion pour les malheureux, toujours prêt à voler au chevet des malades et des mourants.

Au milieu même de ses chères études historiques ou scientifiques, il ne négligea jamais le plus petit devoir de son auguste ministère. C'est un témoignage que lui a rendu publiquement Mgr. l'Evêque de Tloa, dans la courte mais touchante allocution qu'il a prononcée sur sa tombe. Ce qu'il a fait de bien de cette manière, il l'a fait sans bruit, sans prétention, et pour ainsi dire dans l'ombre ; car son désir était de ne pas se distinguer de la généralité de ses confrères, et d'éviter avec soin tout ce qui pouvait attirer l'attention sur son mérite et ses talents. Ce n'était pas chose facile cependant ; et pour ne parler ici que de son dévouement, on le vit éclater chaque fois qu'une grande calamité publique, qu'une épidémie dange-reuse exigeait chez le pasteur des âmes le courageux sacrifice de la vie. Cet homme si modeste, si gai, risquait ses jours avec la plus parfaite insouciance. Dans l'été de 1834, à cette époque où le choléra décima la population de Québec, il était premier chapelain de l'hôpital de la marine ; on le vit sans cesse auprès des mourants, bravant toutes les horreurs du terrible fléau. Plus tard, en 1847, époque presque aussi désastreuse, où le typhus, apporté d'Europe par de malheureux émigrants, répandait la consternation dans tout le pays, son dévouement ne fut pas moins remarquable.

Qu'on veuille bien se reporter un instant à cette époque funeste. Presque chaque jour arrivaient d'Europe des navires chargés d'émigrés malades : hommes, femmes, enfants étaient en proie à une des fièvres

épidémiques les plus malignes. Un grand nombre avaient succombé dans la traversée. Ceux qui vivaient encore traversaient le pays, semant la mort et la maladie sur leur passage. A la Grosse-Ile, à Québec, à Montréal, les hôpitaux étaient encombrés ; des appentis étaient érigés aux frais du gouvernement, pour recevoir temporairement les pestiférés. Ces foyers de mort et de corruption répandaient autour d'eux la terreur et l'effroi. Mais c'est dans les grandes circonstances que se montrent les grands courages. Le pays fut témoin d'un beau spectacle. Prêtres et médecins volèrent au secours des malades ; plusieurs devinrent les victimes de leur dévouement. A Montréal, six prêtres sulpiciens, un grand nombre de sœurs de charité et de citoyens marquants succombèrent ; c'est aussi à cette époque que le même diocèse perdit le grand-vicaire Hudon, un des membres les plus éminents du clergé canadien. Cinq prêtres du diocèse de Québec, \* huit capitaines de vaisseaux, plusieurs jeunes médecins devinrent également les victimes du fléau. Il suffisait souvent d'approcher d'un malade pour être infecté. On peut donc dire sans exagération que les personnes dévouées qui consentaient alors à soigner ou secourir les malades faisaient héroïquement le sacrifice de leur vie. Mais disons-le avec orgueil, les héros ne manquèrent pas à la circonstance, et il nous serait facile de les

---

\* M. Pnisley, curé de Sainte-Catherine, ancien confrère de classe de M. Ferland, M. Robson, M. Ed. Montminy, M. Roy, curé de Charlesbourg, et M. Barly.

Vingt autres prêtres du même diocèse furent sérieusement malades.

indiquer tous par leurs noms, si plusieurs ne vivaient encore. M. Ferland fut un de ces héros. En parcourant tout dernièrement une des gazettes de cette époque nous lisons ce qui suit :

“ Le nombre des malades à la Grosse-Ile, d’après le rapport du surintendant, est de 2,195 dont 1,935 dans les hôpitaux et 260 à bord des navires. Il en est mort 199 durant la semaine dernière.” Et quelques pages plus loin :

“ M. Ferland, préfet des études au collège de Nicolet, vient de partir pour la Grosse-Ile, etc.”

Ses amis tremblaient pour ses jours ! Mais lui, plein de confiance en Dieu, redoutait si peu la mort, qu’il alla à deux reprises différentes, dans cette saison néfaste, porter les secours spirituels aux malades de la Grosse-Ile. Il accomplissait ces actes d’héroïsme avec la simplicité et l’humilité qu’il mettait dans toute sa conduite.

Nos lecteurs ne liront pas sans intérêt quelques pages extraites d’un écrit inédit dans lequel M. Ferland rendait compte de sa première visite à la Grosse-Ile. Ces pages écrites par un témoin oculaire des faits qu’il rapporte et des maux qu’il décrit sont une histoire complète de cette époque. C’est un récit navrant. Tout ce qui provient d’ailleurs de la plume d’un écrivain comme M. Ferland ne saurait manquer d’être accueilli avec reconnaissance :

“ Les devoirs du saint ministère, comme vous le savez, m’ont appelé à passer quelque temps à la Grosse-Ile pendant l’été qui vient de s’écouler.

.....

“ Dès l'hiver dernier quelques journaux du pays avaient appelé l'attention du gouvernement colonial sur les préparatifs d'émigration qu'on savait se faire dans la malheureuse Irlande, la famine et la maladie étaient tombées à la fois sur ce pays ; un cri général d'effroi avait retenti ; des milliers d'Irlandais se portaient vers les principaux ports du royaume, attendant avec anxiété le moment de s'embarquer pour l'Amérique du Nord. Nos voisins des Etats-Unis adoptaient de sages précautions dans l'intérêt de leurs concitoyens aussi bien que dans celui des malheureux émigrants. Les provinces inférieures faisaient à ce sujet des représentations à la mère-patrie ; n'y avait-il pas des mesures à prendre pour préserver le Canada des maux dont le menaçaient l'avidité des armateurs et la dureté des landlords Irlandais ? N'y avait-il pas moyen de régulariser l'émigration de manière à ce qu'elle ne fût nuisible ni à notre pays ni aux étrangers qui venaient solliciter un asile parmi nous. Voilà ce que demandaient ces quelques journalistes canadiens aux maîtres de nos destinées. Vous savez ce qu'on leur répondit : “ Ces observations étaient les elabauderies d'une vile faction cherchant à troubler le repos public ; elles étaient dictées par la haine du nom britannique ; il ne fallait pas écouter les préjugés d'un peuple enclin à méconnaître les bienfaits d'une nombreuse immigration.” Et nos ministres, après s'être frotté les mains de plaisir en songeant à la nombreuse recrue de sujets dociles qu'allait leur

apporter la flotte du printemps, tournèrent leurs regards caressants vers le glorieux Canada de l'Ouest. Cet objet de leur prédilection allait s'enrichir de vigoureux travailleurs ; ses solitudes allaient se peupler, ses vieilles forêts allaient tomber sous le cognée pour faire place à de beaux villages, à des villes populeuses. Là s'appuieraient leur puissance et leur maintien au pouvoir.

“ Les avertissements de la prudence furent méprisés ; 100,000 étrangers arrivaient sur les bords du Saint-Laurent, et l'on avait négligé les précautions les plus simples pour pourvoir à la nourriture, au logement, à la santé de cette multitude épuisée par la faim, la fatigue et la maladie.

“ A l'établissement de la quarantaine à la Grosse-Ile, le personnel se composait de deux médecins et quelques gardes-malades ; une centaine de lits étaient dressés dans l'hôpital, les *sheds* pouvaient mettre à l'abri 5 à 600 personnes. Avec ces préparatifs, que pouvait-on craindre ? Les résultats de cette inconcevable incurie, vous les connaissez, le pays tout entier les connaît comme moi. Le torrent de l'émigration, entraînant à sa suite la famine et la peste, vient tout à coup fondre sur nous après avoir renversé le misérable échafaudage élevé à la Grosse-Ile ; ses vagues pressées se répandent sur le pays, et vont successivement déferler sur Québec, sur Montréal, sur Kingston, sur Toronto, et jusque sur Amherstburgh, l'*Ultima Thule* du Haut Canada. L'épidémie se répand dans toutes les directions,

jusque dans les chantiers les plus reculés de l'Ottawa. Dans Québec comme dans Montréal des centaines de citoyens sont enlevés par le fléau dévastateur ; les médecins, les membres du clergé succombent les uns après les autres ; le commerce est interrompu, la navigation du fleuve est entravée, la consternation s'est emparée des esprits.....

“ C'est vers le milieu de mai que commencèrent à arriver les vaisseaux chargés d'émigrés. La traversée avait été longue et pénible. Détenus pendant longtemps au milieu des glaces du Saint-Laurent, la plupart avaient été sept à huit semaines sur mer. A leur bord, on avait entassé des centaines d'infortunés tirés des hôpitaux et des *Work Houses*, déjà atteints de la fièvre à leur départ, ou prédisposés à la prendre par la faiblesse où les avaient réduits la fatigue et la faim. L'état de ces malheureux ne s'était pas amélioré sur ces lazarets flottants ; renfermés dans des espaces trop étroits pour leur nombre, forcés par la rigueur de la saison de se tenir continuellement à fond de cale, l'air empesté qu'ils respiraient aurait suffi pour faire éclore la maladie parmi eux, quand même elle n'y eût pas existé déjà. La malpropreté et la puanteur de ces bouges défient toute description. Trois cents à quatre cents malades se trouvaient parfois sur le même vaisseau atteints des fièvres typhoïdes et de la dyssentérie ; la plupart reposaient sur les immondices qui s'étaient accumulées sous eux pendant la durée du voyage ; à côté des malades et des mourants étaient étendus des

cadavres qui n'avaient pû encore être jetés à la mer. Aussi la maladie et la mort avaient-elles fait parmi eux des ravages effrayants. Sur quelques vaisseaux, près d'un tiers des passagers étaient morts. Les équipages eux-mêmes avaient souvent été si maltraités que la manœuvre ne se faisait qu'avec peine. Dès la fin de mai, 700 malades étaient déjà arrivés à la Grosse-Ile ; les hôpitaux se trouvèrent pleins en un instant ; il fallut que les derniers arrivés demeurassent à bord des vaisseaux jusqu'à ce qu'on leur trouvât un abri sur terre. Attendre l'érection de nouveaux bâtiments eût été trop long, on se détermina donc à dresser des tentes envoyées de Québec par les agents du gouvernement militaire. Ces frêles couvertures servirent à abriter la plus grande partie des malades, qu'on étendait sur la terre nue. Beaucoup, déposés sur les rochers du rivage, y expiraient avant qu'on eût pu les transporter. Bientôt l'émoi s'empare des chefs de l'établissement sanitaire ; les provisions de bouche, les médicaments, les lits, les ustensiles de cuisine, les gardes-malades, tout manque. Les deux seuls médecins attachés à la station sont chargés de visiter les vaisseaux, de soigner les malades, d'organiser et surveiller toutes les branches de l'administration du lazaret. Aussi malgré leurs efforts continuels, malgré leurs travaux du jour et de la nuit, l'ordre ne pouvait pénétrer dans ce chaos. Force leur fut donc de troubler le repos des ministres et de réclamer des secours devenus indispensables. Il s'agissait de faire face à un danger pressant qui menaçait le pays. Alors de

nouveaux hôpitaux furent commencés, le matériel de l'établissement fut considérablement augmenté, les provisions devinrent plus abondantes, de jeunes médecins arrivèrent pour se charger du soin des malades. Les choses allèrent un peu moins mal.

“ C'est vers ce temps que je visitai la Grosse-Ile et que de mes yeux je pus contempler les spectacles hideux que renfermaient les tentes et les abris.

“ Environ 200 tentes avaient été dressées pour la réception de ceux des malades qui ne pouvaient trouver place dans les hôpitaux. La situation de ces infortunés n'était guère meilleure que s'ils eussent été abandonnés sur le rivage. Autour de chaque tente fermentaient des immondices qu'on n'avait pas le temps de porter plus loin. A l'intérieur, sur deux et même sur trois rangs, gisaient des squelettes vivants, n'ayant qu'un peu de paille pour y étendre leurs membres. Hommes, femmes, enfants, y étaient pêle-mêle, et tellement pressés les uns contre les autres que le pied trouvait à peine place pour se poser sans heurter quelque partie de cette masse vivante. Presque tous atteints de la dysenterie aussi bien que de la fièvre, et trop faibles pour se traîner dehors, ils étaient réduits à se vautrer dans leurs ordures. Ajoutez à cela la malpropreté naturelle des malades, l'odeur des haillons qui les couvrent, et vous avez une légère idée de l'infection de ces bouges. Cet air empoisonné s'élevant vers le haut de la tente et n'y trouvant point d'issue pour s'échapper, s'y condense, et suffirait seul pour affecter les tempéraments les plus vigoureux. Vers le milieu du

jour, sous un soleil de juillet, la chaleur est suffoquante, tandis que la nuit le vent froid du nord s'engouffrant sous ces toiles glace les malades. Mais vient-il à pleuvoir, leurs souffrances sont encore plus cruelles ; l'eau envahit les parties les plus basses de la tente et s'élève à la hauteur des lits. J'ai vu de pauvres fébricitants occupés à défendre leurs grabats contre un courant de boue liquide qui menaçait de les entraîner ; cette paille humide, ils ne voulaient pas la perdre, car elle servait à leur rendre moins sensibles les aspérités du sol rocailleux.....

“ Il est difficile de faire la visite des tentes sans en laisser quelqueune de côté ; c'est ce qui arrive quelquefois aux médecins et aux employés de l'établissement. Le lendemain d'une pluie torrentielle on annonce à un des prêtres qu'un homme était étendu mourant, à la porte de l'hôpital. Il se rend en toute hâte auprès du moribond. O père, s'écrie celui-ci, en apercevant le prêtre, vite, vite, donnez-moi les secours de l'église, car j'espère être bientôt quitte avec le monde.—Mais comment êtes-vous ici, couché dehors sur la terre encore humide ?—J'étais depuis trois jours dans cette tente avec un compagnon aussi malade que moi ; depuis deux jours que ni l'un ni l'autre de nous ne pouvait se lever, nous n'avons vu ni docteur ni garde-malade. Pas une bouchée avons-nous eue pendant ce temps, pas une goutte d'eau. Pourtant, je me trompe ; nous avons eu assez d'eau la nuit dernière pour pouvoir nous sauver à la nage si nous en avions eu les forces. Ce matin, comme je

voyais arriver la mort et que je ne voulais pas partir comme un payen, j'ai fait un dernier effort pour me rendre ici.—Le prêtre le fit transporter à la tente indiquée, dans laquelle se trouvait déjà un autre moribond couché au milieu d'une flaque d'eau. Les employés de l'hôpital avouèrent qu'aucun d'eux n'avait eu connaissance de cette tente.

“ Dans les *sheds* la situation des malades n'est guère plus supportable ; les ouvertures pratiquées pour admettre la lumière servent aussi à laisser entrer le vent et la pluie ; plusieurs fois j'y ai vu l'eau tomber avec abondance sur des malheureux déjà dans les étroitesses de la mort. L'air y est imprégné d'une odeur si fétide qu'il affecte les cerveaux les plus robustes. Ces appentis ont une longueur de deux à trois cents pieds ; le milieu est occupé par deux rangées de lits placées l'une au-dessus de l'autre. Par cette disposition les ordures qui s'échappent à travers les lits de la rangée supérieure tombent sur les malades placés au-dessous.”

.....

C'est quelque temps après cette première visite que le besoin de prêtres se faisant de nouveau sentir, M. Ferland s'offrit une seconde fois, en écrivant à un ami, du ton enjoué qui lui était habituel : “ j'aimerais bien à revoir mes bons amis de la Grosse-He.”

O malheureux enfants de la verte Erin, si vous avez aimé M. Ferland, si vous vous êtes portés en foule à ses funérailles, si vous pleurez encore sa perte, c'est que vous avez connu par vous-mêmes de

quel amour dévoué il vous a aimés durant les jours de sa vie terrestre, c'est que vous avez compris mieux que personne quelle ardente compassion il a toujours ressentie pour vos malheurs.\*

Comme aumônier catholique de la garnison, si ses devoirs n'exigeaient pas autant de courage, ils exigeaient au moins tout autant de patience. Instruire et confesser des soldats et des femmes de soldats, enseigner le catéchisme à leurs enfants, aller chaque jour exhorter ou consoler quelqu'une de ces pauvres familles dans leurs chambres malsaines ou sur leurs grabats infects, n'était-ce pas encore faire acte de dévouement ?

“Le soldat se rappellera longtemps sa charité. Accoutumé, six jours de la semaine, à entendre seulement la voix sévère du maître qui ne connaît que les rigueurs de la discipline militaire, il aimait à rencontrer aux pieds des autels un père pour le bénir et l'encourager. Que de fois sa parole douce et bien-

---

\* Nous permettra-t-on de sortir un peu de notre sujet pour consigner ici un des plus beaux traits de charité de cette époque si féconde en dévouements de toutes sortes ?

Un grand nombre de petits enfants d'émigrés, devenus orphelins, étaient adoptés par des familles canadiennes. Un asile fut ouvert dans le faubourg Saint-Roch pour y recevoir ces petits malheureux. Ils y étaient nettoyés, habillés proprement, et lorsque leur santé était parfaitement rétablie, on s'efforçait de leur trouver des parents adoptifs. Un grand nombre furent ainsi dispersés dans nos campagnes. Nous voyons, par exemple, dans une gazette de ce temps, que M. Harper, curé de Saint-Grégoire, étant arrivé un jour dans sa paroisse avec douze de ces enfants, et M. O'Reilly, ayant débarqué aux Trois-Rivières, avec trois autres, se les virent enlever de suite, sans la moindre sollicitation de leur part. Mais voici le trait admirable dont nous voulons parler :

M. MacMahon, prêtre irlandais de Québec, gardait chez lui plusieurs orphelins qu'il montrait aux personnes charitables pour les engager à les prendre ; les dames qui allaient les chercher choisissaient ordinairement les plus propres et ceux dont la figure plaisait davantage. Une pauvre femme canadienne, ayant été admise, chercha parmi eux l'enfant dont l'extérieur était le moins engageant, et l'essayant de son tablier, lui dit en l'embrassant : “viens, mon petit, toi aussi tu as trouvé une mère” ! Cette action qui révélait chez son humble auteur le sentiment de la plus tendre compassion, nous a toujours paru sublime.

veillante alla soulager la douleur d'un de ces pauvres malheureux dans les hôpitaux militaires ! C'était une de ses occupations favorites. Nous le rencontrâmes, un jour, qu'il allait s'y livrer : le prêtre, nous dit-il, a besoin d'autres jouissances que de celles de l'intelligence ; j'aime à catéchiser les enfants des soldats, et à visiter leurs pauvres malades." \*

Il n'y a pas encore un an, une pauvre femme de soldat donna le jour à un enfant et mourut quelque temps après. Son mari alors malade à l'hôpital, n'avait aucun moyen d'élever cet enfant. " Que vais-je faire, dit-il à M. Ferland ? Je ne suis en état ni de soigner moi-même ce petit, ni de payer une nourrice."— Que répondit le bon aumônier ? Il recueillit la pauvre petite créature, fit toutes les démarches pour la mettre en nourrice, et paya lui-même les frais de son entretien. Mais il fit cela sans bruit, sa main gauche ignorant ce que donnait sa main droite.

Quant à ses œuvres de charité, si elles n'ont pas été aussi nombreuses peut-être qu'il l'aurait désiré, il ne faut pas l'en accuser : son revenu ne lui permettait guère de faire des largesses. Il fut pendant longtemps le seul soutien de sa vieille mère. Cet homme qui presque toute sa vie n'habita qu'une petite chambre modestement meublée, et n'eut pour vêtement que le strict nécessaire, est mort laissant pour toute fortune quelques douzaines de vieux livres indispensables à ses études de chaque jour, et une petite somme qu'il destinait aux besoins de sa vieillesse. Cette petite

---

\* Notice par M. C. Legaré.

somme il l'a léguée à l'Asile du Bon-Pasteur de Québec, institution dont il fut le chapelain pendant plusieurs années, et à laquelle il s'intéressait d'une manière particulière.

M. Ferland s'intéressait aussi beaucoup à l'œuvre des Missions. Pendant plusieurs années il a été chargé de rédiger le rapport annuel de l'Association de la Propagation de la Foi pour le diocèse de Québec, dont il était en même temps le trésorier général. Il n'a pas même été tout-à-fait étranger aux travaux du missionnaire, et son bel opuscule sur le Labrador, l'étude la plus complète que nous ayons sur le sujet, est dû en grande partie aux différentes visites qu'il fit comme missionnaire dans ces régions encore privées de la plupart des avantages de la civilisation.

Comme prédicateur, M. Ferland n'avait rien de remarquable ; et l'idée assez généralement répandue que l'art d'écrire et l'art de parler ne peuvent marcher de pair, n'a pas reçu de démenti dans sa personne. Il disait d'excellentes choses et les disait bien, mais il avait dans son débit quelque chose de monotone, qui fatiguait un peu à la longue. Il n'avait pas cette voix pleine, sonore, flexible qui caresse les oreilles ; ni ces accents de la passion ou de la sensibilité qui tiennent un auditoire en émoi et lui arrachent des larmes. Ses sermons convenaient plutôt aux hommes froids et judicieux qui veulent s'instruire et s'édifier qu'à ceux qui cherchent à être émus et vivement intéressés.

## III

## Caractère et qualités de M. Ferland—Sa vie privée.

Il est difficile de parler du caractère et des qualités de M. Ferland sans paraître tomber dans l'exagération. Ceux qui l'ont le mieux connu n'ont jamais pu trouver en lui le plus léger défaut. Il possédait au plus haut degré toutes les qualités du cœur et de l'esprit, et il sut en faire un noble usage ; on pourrait dire qu'il fut le modèle du chrétien. Il était doué de cette sagesse qui, selon les paroles de l'apôtre Saint Jacques, a pour ornement la pudeur, pour cachet distinctif la paix, pour caractère la docilité, pour défense la modestie, la réserve pour naturel, la candeur et la sincérité pour langage, et qui, impatiente de se rendre utile même à autrui, après s'être sanctifiée elle-même se répand au dehors par les transports de sa charité et édifie par le spectacle de ses vertus.\* Comme le disait le père Ventura, en parlant d'un homme qui fut à la fois un grand savant et un grand chrétien, " il sut réunir dans une étroite intimité, d'une part, ce que la sagesse terrestre a de plus innocent, de plus utile, de plus sublime, et de l'autre ce qu'a de plus saint, de plus héroïque, de plus parfait la sagesse céleste ! c'est-à-dire : l'élévation du génie et la tendresse de la dévotion, l'étendue des connaissances

---

\* Saint-Jacques, chap. III. verset 16.

humaines et la simplicité de la foi, la science qui enfle et la charité qui édifie, la sublimité du savoir et l'humilité du cœur." \*

Bon, doux, charitable, plein d'indulgence pour les faiblesses d'autrui, il n'était rigoriste que pour lui-même. Jamais on ne l'entendait proférer contre personne la moindre parole de mépris ou de dédain ; il ne voyait dans tous ses semblables que des amis et des frères. Personne n'a jamais pratiqué avec plus de constance et de fidélité le précepte divin : "soyez doux et humble de cœur." L'humilité fut une des vertus qu'il s'efforça le plus de pratiquer toute sa vie. Tout son désir semblait être de s'effacer, et c'est bien à son seul mérite qu'il doit d'avoir occupé quelques-uns des principaux postes dans la hiérarchie ecclésiastique de la Province.

Les détails sur sa vie et ses actes privés nous font d'autant plus défaut que son excessive modestie lui faisait éviter de parler de lui. Même dans ces derniers temps, lorsque ses amis, inquiets sur son compte, s'enquéraient avec intérêt de l'état de sa santé, il répondait toujours aussi brièvement que possible, et comme en demandant pardon de les entretenir de sa personne. La plupart des actes de sa vie intérieure ne sont aussi connus que de lui seul et de Celui qui voit tout, qui entend tout. Ce qu'il ne put cacher aux regards cependant, c'est la régularité de ses habitudes, c'est le régime sobre qu'il suivit.

---

\* Ventura, Eloge de Nicolas Fergola.

toute sa vie,\* c'est la judicieuse distribution de toutes les heures de sa journée. Lever, coucher, messe, bréviaire, méditations, prières, repas, récréations, étude, travail, chaque chose avait son temps et se faisait à des heures réglées. Mais, disons-le, il donna trop de temps au travail et trop peu à la récréation, et c'est là une des causes de sa mort prématurée. En revanche il s'efforçait de bien employer les moments de causerie ; et personne n'était plus gai, plus aimable, plus rieur. Ce penchant à la gaieté était si prononcé chez lui que lorsqu'après avoir été secrétaire de Mgr. Plessis, en 1823, il fut envoyé comme professeur au collège de Nicolet, l'Evêque écrivait au directeur, sur le ton du badinage : " Je vous renvoie Ferland, je n'ai pu encore réussir à lui faire prendre son sérieux." Cette même tendance se fait remarquer jusque dans ses écrits. Si M. Ferland n'eût pas été prêtre, ni historien grave, il eût été sans doute un écrivain humoristique de première force. C'est ce qu'on voit surtout en parcourant un petit journal privé qu'il a tenu aussi régulièrement qu'il lui était possible, et dans lequel il enregistrait les petits événements du jour, ainsi que les variations du thermomètre et du baromètre. Il y consignait aussi avec complaisance, sans doute pour se délasser d'un travail fatigant les petits mots pour rire, les anecdotes drolatiques qu'il entendait raconter, les petites scènes amusantes dont il était témoin. Nous avons eu la permission

---

\* M. Ferland portait si loin la vertu de tempérance qu'on assure que durant son séjour à Paris, qui dura près d'une année, il ne prit pas même un verre de vin.

d'en faire quelques extraits pour l'amusement de nos lecteurs ; nous prenons au hasard :

“ Le recensement du comté de B \* \* \* \* \* renferme le passage suivant :

Nous avons été à la maison de N \* \* \* \* \* ; nous avons frappé à la porte ; elle était fermée, barrée en dedans, parce qu'elle ne l'était pas en dehors. Nous avons encore frappé, un chien s'est mis à japper en dedans, nous nous sommes retirés attendu que c'était un refus d'obéir aux ordres de la Reine.

“ M. S. seigneur de Saint \* \* \* \* \* poursuit un habitant pour réparation d'honneur. Dix louis ou réparation, pas de milieu, dit-il à l'habitant : l'un ou l'autre.—Eh ben, j'aime mieux donner dix louis que de mentir.

“ Un garçon de la Beauce, possesseur d'une longue chevelure qui lui tombait sur les yeux, faisait pour la première fois le chemin de la croix dans une paroisse voisine de la sienne. Accompagné de son cousin, il ployait le genou, penchait la tête et passait. Arrivé au crucifiement et se relevant, il écarte ses cheveux qui lui voilent les yeux, et apercevant sur le tableau le cheval qui porte le centurion : Cré gueux, dit-il à son compagnon, v'la un beau chual.

“ Le curé de \* \* \* \* \* commençait bien dévotement le *Kyrie* de la messe, les yeux levés au ciel, lorsqu'il se sentit rappelé vers la terre par les réponses inco-

hérentes du servant qui prenait le *Kyrie* pour le commencement des litanies et répondait : *Christe exaudi nos*. Si je te tenais, disait le curé en lui-même, je te tirerais les oreilles pour t'apprendre à répondre *Christe exaudi nos*. Puis se tournant au milieu de ces réflexions, il lance aux assistants " *Pater de cœlis Deus,*" au lieu du " *Dominus vobiscum.*"

" Guerre à mort dans la cour de l'archevêché entre deux lapins mâles. Une poule blanche les sépare à coups de bec et se met entre deux. Chaque fois qu'ils recommencent la guerre elle rétablit la paix avec le courage d'une héroïne.

" Je ne suis ni bleu, ni rouge, disait le Sr. N \* \* \* \* en se présentant aux électeurs de Saint \* \* \* \* \*. Virez-le à l'envers, s'écrie un original, et vous verrez que c'est vrai, parce qu'il est tout noir.

" Plusieurs messes avaient été chantées à \* \* \* \* \* pour obtenir de la pluie dont le besoin se faisait sentir depuis longtemps. Après une de ces messes, les gens en sortant de l'église examinent le ciel ; il était clair comme la veille : oh ! s'écrie l'un d'eux, voilà encore une messe de foutue.

" M. B \* \* \* \* \*, prêtre du séminaire, a reçu deux jeunes margots qui se trouvent être des goëlands. Hier ils regardaient défilér une couvée de jeunes canards suivant leur mère. A la suite des premiers

marchait une pauvre mère n'ayant qu'un seul enfant tout petit encore. Un des goëlands laisse passer la mère et avale le petit. La mère se retourne, aperçoit les pattes de son enfant se débattant à l'entrée du gouffre béant ; elle s'élançe sur le malfaiteur, le renverse et lui donne une rude volée, mais elle ne peut l'empêcher d'avalier tout entière la pauvre victime.

“ Monsieur G \* \* \* \* \* prêtre extrêmement distrait, allait porter le bon Dieu ; passant près d'un marais il aperçoit une bande de canards et ne peut s'empêcher de les saluer par quack ! quack ! quack ! au grand étonnement de l'homme qui le mène et à sa grande surprise à lui-même lorsqu'il s'en aperçoit.

#### IV

M. Ferland Préfet d'Etudes—Collège de Nicolet.

Nous arrivons maintenant à une des époques les plus importantes de la carrière de M. Ferland ; nous voulons parler des neuf années qu'il a passées d'abord en qualité de Préfet des Etudes et plus tard en celle de Supérieur au collège de Nicolet.

M. J. O. Léprohon avait été directeur de ce séminaire pendant vingt-cinq ans. C'était un saint prêtre, plein de zèle et d'affection pour les enfants qui lui étaient confiés ; mais il appartenait à une époque déjà loin de lui. Depuis un certain nombre d'années, des collèges avaient surgi sur différents points de la

province, et leurs programmes plus conformes aux exigences littéraires, scientifiques ou sociales du jour menaçaient de faire une concurrence désavantageuse à celui de Nicolet. M. Léprohon comprit cela, mais il était rendu à un âge où il est difficile de changer de système ; il sollicita donc son remplacement et fut transféré à la cure de Nicolet. C'est alors que M. Ferland fut nommé pour le remplacer dans la direction des études, la direction spirituelle étant d'abord confiée à M. Lemieux, aujourd'hui chapelain de l'Hôtel-Dieu de Québec, et peu après à M. Thomas Caron qui remplit encore à l'heure qu'il est cette importante fonction.\*

---

\* Peu d'hommes ont rendu autant de véritables services au pays et à la religion que feu M. Jos. Onésime Léprohon, et peu d'hommes ont été aussi sincèrement regrettés. Pendant les vingt-cinq ans qu'il fut à la fois directeur spirituel et directeur des études au Séminaire de Nicolet, il a formé un nombre considérable d'élèves, dont plusieurs ont occupé des postes importants. On compte parmi eux des évêques, des juges, des hommes d'état, des juriconsultes éminents et d'autres hommes de profession de premier mérite. Le clergé surtout lui doit un grand nombre d'excellents prêtres, et quelques-uns de ses missionnaires les plus remarquables. M. Léprohon avait un don particulier : celui de s'attacher les élèves qu'il avait formés ; et sa mort, qui arriva le 19 Mai 1844, fit verser bien des larmes amères. Celui qui écrit ces lignes et qui avait passé les premières années de ses études sous la surveillance de ce saint prêtre, voulut alors exprimer ses regrets dans une pièce de vers dont il demandera la permission de reproduire ici une partie, en souvenir de cet homme de bien.

Nicolet a perdu son guide, son pasteur. . . . .  
 Pauvre peuple, aujourd'hui tu pleures sur sa tombe ! . . . . .  
 La mort en le frappant a fait saigner ton cœur . . . . .  
 Ah ! pourquoi sous ses coups faut-il que tout succombe !  
 Ne pourrait-elle au moins respecter la vertu ?  
 Vous n'avez donc pas entendu,  
 Seigneur, la prière touchante  
 Que poussait vers le ciel un peuple tout en pleurs ?  
 Vous n'avez pas vu les douleurs  
 D'une famille gémissante  
 Qui vous implorait à genoux  
 Et suppliait la mort de retarder ses coups

En vain l'homme de la chaumière  
 Dans le temple est venu prier pour son soutien,  
 L'orphelin vainement supplia pour son père  
 Et la veuve pour son gardien.

L'impulsion que M. Ferland donna aux études fut des plus remarquables. Sans rompre complètement avec les traditions du passé, il sut les mettre en harmonie avec les besoins du moment ; il mit en honneur les études historiques et en particulier celles du Canada. Il trouvait mille moyens d'exciter l'émulation des élèves : il en appelait à leur patriotisme, à leur honneur, cordes sensibles qui manquent rarement de vibrer dans le cœur de ces jeunes hommes chez lesquels les nobles sentiments de la nature ne sont pas encore émusés. " Vous aurez un jour à lutter contre de puissants adversaires, leur répétait-il souvent : vous aurez à défendre votre pays, votre religion, tout ce que vous avez de plus cher, il faut vous préparer à remplir cette mission avec honneur." Ces paroles excitaient le plus vif enthousiasme dans l'esprit de ses jeunes auditeurs, et manquaient rarement de produire leur effet. Un de ses principaux buts semblait être de former de bons citoyens, et il s'efforçait d'inculquer de bonne heure dans l'esprit des élèves ces idées d'ordre, de respect pour la loi et

---

Et vous, vous qu'il nommait sa famille chérie,  
 Vous que son cœur a tant aimés  
 Et que son zèle avait formés  
 Pour l'autel et pour la patrie,  
 En vain vous imploriez pour l'homme bienfaisant  
 Qui vous avait donné vingt-cinq ans de sa vie,  
 Il est mort.....

.....

La pièce se terminait ainsi :

O vanités du monde ! ô fumée ! ô folie !  
 Il vous quitte avec joie, il ne vous aimait pas.  
 Il ne laisse en quittant la vie,  
 Que l'heureux souvenir de la vertu bénie  
 Et l'exemple d'un beau trépas.

d'amour du prochain qui font le bonheur des sociétés comme celui des individus.

A l'époque où M. Ferland s'empara de la direction des études, certaines branches de connaissances, entre autres l'histoire moderne, l'étude de la langue anglaise, certaines parties des sciences avaient été quelque peu négligées. Les élèves étaient, il est vrai, parfaitement au fait des exploits guerriers des Grecs et des Romains, ils étaient familiers avec la langue latine, mais ils ignoraient en partie ce qui s'était passé dans le monde depuis le commencement du siècle. M. Ferland s'efforça de combler cette lacune. Comme la bibliothèque du collège n'était pas encore tout à fait au courant, suivant l'expression bibliographique, il y suppléait autant que possible par des instructions verbales. Durant les récréations du soir, les élèves qui voulaient entendre parler des événements du jour se rendaient à sa chambre ; et là, après leur avoir fait connaître en peu de mots les nouvelles rapportées par les derniers journaux, il prenait occasion de remonter plus haut et de rattacher à ces nouvelles les principaux événements de l'histoire moderne. C'était pour les élèves un petit cours familier d'histoire et de politique. Disons toutefois que sur ce dernier chapitre, (celui de la politique), M. Ferland fut toujours d'une extrême réserve et qu'il ignorait alors, comme il a toujours ignoré depuis, ce que c'était que l'esprit de parti. Un grand nombre d'écoliers suivaient ces leçons avec avidité et plusieurs en retirèrent des avantages incontestables.

Il encouragea aussi parmi les élèves les plus avancés l'établissement d'une Société Littéraire, sur le modèle des sociétés de discussion établies dans les grandes villes. Les membres se réunissaient une fois la semaine et passaient quelques heures ensemble à entendre la lecture d'un essai et à discuter une question d'histoire ou de littérature. M. Ferland assistait aux séances, et prenait plaisir à voir cette jeunesse studieuse et remplie d'émulation s'exercer à l'art d'écrire et de parler. Cette association fit en peu de temps un bien immense; elle subsiste à l'heure qu'il est, et promet de subsister longtemps encore.

En peu d'années, le système des études subit, sous son habile direction, des modifications importantes.

M. Ferland a toujours montré une affection particulière pour ce collège qu'il a tant contribué à rendre florissant. De leur côté, les nombreux élèves qui ont eu le bonheur de suivre ses leçons et de vivre sous sa direction paternelle, aujourd'hui dispersés dans toutes les parties du pays, ne parlent encore qu'avec attendrissement de sa douceur, de sa bonté inaltérable, de son aimable gaieté. Il était l'idole de la communauté; l'amour et le respect dont il était entouré étaient tels qu'il n'eut jamais besoin de punir pour être obéi.

“ C'est avec douleur qu'il quitta cette maison; il partagea, à un très-haut degré, l'attachement traditionnel qu'elle eut le bonheur de mettre au cœur de tous ses enfants. Il aimait à lui rendre de fréquentes

visites, et se plaisait à revoir ces murs qui avaient abrité tant d'années heureuses, ces grands arbres à l'ombre desquels il respirait plus à l'aise que dans nos villes, ces hommes dévoués qui continuent aujourd'hui la même œuvre à laquelle il s'était consacré. S'il s'était cru permis d'exprimer un vœu, il aurait voulu y terminer sa carrière. La vieillesse, en effet, lui aurait paru moins pesante, au milieu des souvenirs que lui auraient rappelés ces lieux chéris et au milieu de cette jeunesse qu'il avait tant aimée.

“ Vingt années de sa vie, qu'il regardait comme les plus belles, furent donc passées dans cette institution qui conservera chèrement sa mémoire.” \*

Lorsque, dans le mois de Juillet 1863, il fut frappé pour la première fois de paralysie, et qu'après quelques jours de repos, les médecins lui eurent recommandé d'aller respirer l'air de la campagne, il songea tout d'abord à se rendre à Nicolet. Il commença pourtant, d'après l'avis de ses amis, par faire une excursion dans le bas du fleuve ; mais en septembre suivant, il se rendit aux Trois-Rivières et de là au Port Saint-François où des amis l'attendaient pour l'emmener visiter sa chère institution. Il raconte en peu de mots cette visite dans le petit journal privé dont nous avons parlé plus haut, et termine ainsi :

“ Il y a quatre ou cinq ans que je n'avais été à Nicolet. Mes petits arbres sont beaux. Un petit boingre de chêne blanc que j'ai autrefois planté et dorloté lorsqu'il n'avait que quatre feuilles, et que

---

\* Notice par M. C. Logaré.

j'avais mis à l'abri sous un baril renversé, est devenu un grand gaillard de plus de vingt pieds de haut qui ne me regarde plus.....”

Ce grand gaillard sera longtemps en vénération, nous en sommes sûr, parmi les présents et futurs élèves du collège de Nicolet.

## V

M. Ferland homme de science et écrivain—Voyage en Europe.

Cette anxiété de M. Ferland pour son jeune chène ne surprendra nullement ceux qui ont connu sa prédilection pour l'étude de la botanique. Quoiqu'il n'ait jamais rien publié sur ce sujet, il n'en était pas moins regardé par nos amateurs comme un des botanistes les plus instruits.

Il enseigna cette science pendant plusieurs années, et recueillit lui-même un herbier, dont chaque plante était désignée avec une parfaite exactitude. C'est lui qui a initié aux éléments de la botanique le savant professeur actuel de l'Université-Laval, M. O. Brunet ; et ce dernier reconnaît lui être redevable d'une partie des plantes du Labrador, dont il a déjà donné au public une description détaillée.

Ses connaissances dans les autres branches de l'histoire naturelle étaient aussi très-étendues. De fait, on le consultait chaque jour et à propos de tout : et pour ce qui regardait le Canada, histoire, géographie, généalogie, antiquités, zoologie, météo-

rologie, etc., on peut dire qu'il était une bibliothèque vivante. Ses cartons remplis de notes et d'extraits de toutes sortes, fruit de longues et laborieuses recherches, étaient ouverts, avec plaisir et sans la moindre hésitation, à tous ceux qui avaient besoin de renseignements. Car ses études n'eurent jamais pour but une vaine gloriole personnelle, mais plutôt le désir de répandre des connaissances indispensables, et d'être utile à son pays.

Doné d'une mémoire prodigieuse, d'un jugement exquis, d'un grand esprit d'observation, aimant passionnément l'étude, M. Ferland, tout en remplissant avec un zèle et une régularité irréprochables les devoirs de son ministère, acquit peu à peu une étonnante variété de connaissances qu'il voulait mettre à profit dans l'intérêt de la religion et de son pays.

Il parlait et écrivait avec une égale facilité les langues anglaise et française; il n'était guère possible, à l'entendre parler, de dire laquelle des deux était sa langue maternelle. Mais son éducation littéraire était plus particulièrement française.

Que pourrions-nous dire de son talent comme écrivain qui ne soit déjà connu de nos lecteurs. Sous ce rapport, on peut affirmer qu'il n'avait pas son supérieur dans le pays. De fait, M. Ferland eût été partout un écrivain remarquable. A un jugement sain, à une belle imagination, à une conception vive, il joignait une étonnante finesse d'esprit; ses études longues et variées mettaient à la disposition de sa plume, chaque fois qu'il la saisissait, des trésors

d'idées et de connaissances. La plupart de nos lecteurs ont sans doute lu dans le bel ouvrage de M. Rameau, *La France aux Colonies*, le passage suivant où le style de M. Ferland se trouve apprécié par un juge compétent :

Après avoir cité la " charmante esquisse qu'a tracée de la vie au Labrador un chanoine de Québec, aussi spirituel qu'érudit, M. l'abbé Ferland," M. Rameau ajoute :

" La vivacité du trait qui distingue ces tableaux et l'atticisme de l'esprit français qui s'y retrouve feront pardonner aisément la longueur de cette citation. Nous avons cru utile d'ailleurs de faire ainsi connaître quelques spécimens de la littérature canadienne à peu près ignorée en France et qui mériterait d'être plus connue. Nous espérons donc que le lecteur français nous saura bon gré de lui avoir montré que sur les bords du Saint-Laurent notre langue n'a pas plus dégénéré que notre caractère."

Malheureusement, les premiers essais de M. Ferland n'ont paru que très-tard. Cet homme, si riche de faits, d'idées, de style, cet homme depuis si longtemps connu par son érudition, n'a commencé qu'après l'âge de quarante ans à écrire et publier. Ce fut un sentiment de reconnaissance pour la mémoire de Mgr. Plessis qui l'engagea à refuter l'histoire du Canada de M. Brasseur de Bourbourg. La brochure si pleine d'esprit et d'érudition, qu'il publia en 1853, sous le titre d'*Observations sur un ouvrage intitulé : Histoire du Canada, etc.*" fit

connaître de suite ce qu'on pouvait attendre de lui. Il reçut alors de tous côtés des lettres de félicitation. Un de nos Evêques Canadiens lui écrivait ce qui suit :  
“ Venillez agréer mes félicitations très-cordiales pour  
“ ce précieux et utile travail. Quel dommage que  
“ vous vous arrétiez en si bon chemin ! Que vous  
“ feriez de plaisir au corps dont vous êtes un des  
“ ornements et à vos compatriotes en général si vous  
“ vous occupiez à écrire sur notre histoire ecclé-  
“ siastique. Si votre modestie vous détourne d'aspirer  
“ au titre d'historien, pourquoi du moins ne rédigeriez-  
“ vous pas des mémoires qui serviraient plus tard de  
“ base à notre Histoire Ecclésiastique ? Vous avez  
“ de si amples matériaux ; et votre critique judi-  
“ cieuse et votre esprit d'analyse vous permettraient  
“ de les choisir et de les coordonner si avanta-  
“ geusement ! Je ne suis pas le seul qui ait formé le  
“ vœu que j'exprime ”.....

Cet appel ne resta pas sans écho comme on le verra tout à l'heure. En attendant, M. Ferland publia ses *Notes sur les Registres de Notre-Dame de Québec*, où il sut rendre intéressants pour le public des détails qui semblaient ne concerner qu'un assez petit nombre de familles canadiennes. On pourrait dire, en parlant de cet opuscule, que M. Ferland retrouva alors les lettres de noblesse des anciennes familles qui peuplèrent cette colonie. La première édition de cette brochure étant épuisée depuis longtemps, une seconde édition a dû être imprimée l'année dernière par la Direction du *Foyer Canadien*.

Son *Journal d'un Voyage sur les côtes de la Gaspésie*, publié dans les *Soirées Canadiennes* de 1861, et son travail sur *Le Labrador*, publié d'abord dans les annales de l'Association pour la Propagation de la Foi, et réimprimé dans *La Littérature Canadienne* en 1863, sont des chefs-d'œuvres dans leur genre ; jamais ces parties si intéressantes de l'Amérique du Nord n'avaient été peintes sous des couleurs plus vraies. Ceux qui commencent la lecture de ces écrits sont entraînés malgré eux par les charmes du style et l'intérêt irrésistible du récit. Que dire de la petite histoire de *Gamache* que tout le monde a lue, qui a été traduite en langue anglaise, et a fait le tour de la presse américaine ? Mais M. Ferland n'attachait lui-même aucune importance à ces opuscules, jeux d'esprit qui ne servaient qu'à le délasser de ses travaux plus sérieux et en particulier de ses grands travaux historiques. C'est son *Cours d'Histoire du Canada*, qu'il entreprit bientôt, qui occupa principalement, durant les dernières années de sa vie, les loisirs que lui laissa l'exercice de son ministère. Cette histoire si difficile à écrire, qu'il a étudiée avec un soin si scrupuleux, et qu'il a d'abord enseignée aux élèves de l'Université-Laval, suffirait seule pour établir la réputation d'un auteur. Il ne voulut l'entreprendre qu'après s'être pourvu de tous les matériaux nécessaires, et c'est à cette fin qu'il fit en 1856 un voyage en Europe, et qu'il passa plusieurs mois à Paris, à consulter les archives des différents ministères. Nous allons nous arrêter un instant sur

cet incident de sa vie. Mais ici notre tâche est facile, et même agréable, puisqu'elle va se borner à rapporter quelques extraits de lettres que M. Ferland écrivit à cette époque à quelques-uns de ses amis du Canada, et en particulier à son intime ami, M. le Grand-Vicaire Cazeau. Ces lettres écrites sans prétention n'ont jamais été destinées à voir le jour. M. Ferland n'a pas en vue de faire connaître ses impressions de touriste; son voyage avait un autre but; il ne veut qu'informer de temps à autre ses correspondants du succès de sa mission et répondre aux nombreuses questions qu'ils lui adressent. Mais ces quelques extraits feront connaître, mieux peut-être que ne le feraient de longs écrits préparés avec soin, l'esprit philosophique et le caractère aimable de l'homme que nous regrettons.

Rendu à Paris, sa première lettre, qui ne contient rien de particulier, était destinée à Mgr. l'Archevêque; puis une seconde fut immédiatement adressée à M. le Grand-Vicaire Cazeau. Plusieurs autres furent successivement écrites à différentes époques. Nous en donnons les extraits suivants dans l'ordre chronologique.

PARIS, HÔTEL DES MISSIONS ÉTRANGÈRES,  
127 Rue du Bac, 8 juin 1856.

.....

.....“ Eh bien donc ! tu sauras que le 3 mai 1856, vers 11 heures a. m. je m'endormais dans ma cabine No. 8, upper berth (style officiel) et que vers

midi je m'éveillais aux puissants efforts que faisait l'*Arago* pour descendre le North River ; trois heures après, ayant parcouru les rues, les ruelles, les carrefours, je découvris qu'au No. 10 était logé M. de Courey, \* lequel M. de Courey me renseignait sur les recherches faites pour découvrir l'individu de No. 8 upper berth. Vois tu ! je tiens au No. 8, car ça été mon nom pendant toute la traversée. Depuis je me suis nommé, No. 10, No. 19 ; aujourd'hui je suis No. 29, Hôtel des Missions Etrangères, 127, Rue du Bac.

“ Me voilà sur l'Atlantique, au milieu d'une compagnie de 150 passagers de première classe, tous numérotés, mais en relevant les numéros on reconnaît des juifs, des allemands, des espagnols, des havanais, des yankees, des louisianais, des mexicains, des chiliens, des italiens, des prussiens, des français, des hambourgeois, des suisses et un canadien, le numéro 8 upper berth.

“ Quatre jours de jeûne, à travers lesquels il faut passer sans se froisser contre les règles de l'église, bonne compagnie chez M. de Courey, bon compagnon de chambre dans No. 8 lower berth (traduction libre, M. Pollard, horloger genevois, établi à New-York, protestant et garçon bien élevé) ; bon vent ; beau temps, bon appétit et santé toujours florissante chez No. 8 u. b. . . . , et nous voilà rendus.—Mercredi le 14, les goëlands nous annoncent que nous sommes à 100 milles au sud de l'Irlande, le soir on distingue les

---

\* On sait que ce M. de Courey n'est autre que Pécrtvain bien connu en Canada sous le nom de Laroche-Héron, auteur de l'ouvrage publié à Montréal en 1853, sous le titre : *Les Servantes de Dieu en Canada*.

flés Scilly ; le lendemain les blanches falâises depuis Portland jusqu'à l'île de Wight ; et le même jour 15, à 6 h. du soir, le cap la Hève avec ses phares, nous annonce le Havre-de-Grâce. Vendredi, le 16, nous voilà sur le sol de la France. Comme en Canada, les gendarmes sont polis, les portiers sont polis, les douaniers n'ont pas le temps de l'être ; on est facile touchant les passeports. Voilà Paris. Sais-tu ce qui m'étonne ici ; ce n'est point la beauté des édifices ; ce n'est point la Seine avec son eau bourbense ; ce n'est pas l'abondance des statues qu'on ne peut regarder ; c'est bien un peu l'immensité des jardins et des places publiques réservées au peuple ; mais c'est avant tout et par-dessus tout les dates. Quand on me jette à la tête une date de 300, 400, 500 ans à propos d'un édifice que je vois, je me trouve de suite transporté loin de mon pays. Chez nous l'horizon de l'histoire est si borné qu'on regarde avec étonnement une pierre posée depuis 200 ans ; l'on s'est accoutumé à ne rien voir au-delà de ce cercle ; et lorsque tout d'un coup l'œil plonge dans une profondeur de 9 à 10 siècles, ah ! alors on se sent transporté hors de la sphère ordinaire de son activité, aurait dit défunt M. Hotte.

“ Les plus grands préparatifs se font pour le baptême du *petit* (le petit prince Napoléon) tous les évêques du royaume sont invités ; et sous un Napoléon, comment manqueraient-ils d'y venir ! Il y a cependant générosité de sa part à leur égard. Mgr. Pie ayant dans son voyage en Italie diné avec le comte de

Chambord et craignant d'être regardé comme un déloyal alla en arrivant à Paris se présenter chez l'Empereur, et lui déclarer son entrevue avec le Bourbon. " Je vous estime encore davantage, répondit le Napoléon, et si j'avais un archevêché à ma disposition je vous l'offrirais." Il y a toujours certain nombre d'anti-Napoléoniens, surtout parmi les anciens nobles.

" J'ai diné chez M. Alfred de Courey, bon gros gaillard plein d'esprit ; MM. Veillot, Louis et Eugène, y avaient été invités. Veux-tu connaître Louis Veillot ? prends la tête de M \* \* à droite, et celle du gros B \* \* à gauche, fais les fondre ensemble, coule de manière que la nouvelle tête tienne le milieu entre l'une et l'autre des autres, laisse refroidir, et voilà la tête de Louis Veillot. Son frère est joli garçon, gai, causeur, tandis que Louis est assez sérieux, et n'a pas l'entrain de son frère dans la conversation. Un de ses meilleurs morceaux contre Victor Hugo venait de paraître. Tous le félicitaient du succès qu'il obtenait dans cette guerre et sur la rapidité avec laquelle ses articles se succédaient. " Quand je lis Victor Hugo, je sens la haine monter, monter, monter dans ma poitrine ; alors pour la faire descendre je me mets à écrire ; ainsi il faut que j'écrive bien vite pour m'en débarrasser." J'ai vu M. de Courey aujourd'hui, il est avec sa famille à la maison de campagne de son beau-père. Dans huit jours il part pour les Pyrénées ; il est mieux ; Madame de Courey souffre toujours de l'asthme pendant les chaleurs. Il a eu bien peur pour ses enfants, auxquels le climat de

Paris a été moins favorable que celui de New-York. Aujourd'hui, ils sont mieux. Avant de partir M. de Courcy salue ses amis de Québec. Mgr. Bourget est à la Trappe en retraite et faisant pénitence pour ses péchés. Il a fini de surveiller l'impression d'un ouvrage sur les cérémonies et il semble qu'il ne tardera pas à partir ; M. Paré est à Rome pour les affaires du chapitre ; Mgr. Blanchet est ici et va partir pour la Belgique.

Juin, 27 1856.

..... "Tu me demandes mon genre de vie à Paris ; il est tout simple et si facile à suivre que même le baptême du petit n'y a pu rien changer. Entre 8½ et 9 h. je prends un café ou un chocolat suivant l'impulsion du moment ; à dix heures je suis rendu au bureau après avoir flâné le long des quais sur mon chemin ; à 5 h. je reprends le parapluie et la casaque pour remonter au logis ; à 5¾ dîner-souper (ou soupant) comme tu voudras, à table d'hôte où viennent s'asseoir prêtres Criméens et Algériens à longue barbe, Evêques, Grands-Vicaires, petits voyageurs, grands voyageurs, auteurs, faiseurs de plans dans la lune et *id omne genus* ; puis bréviaire, puis quelques fantaisies, puis *une* pipe et si je suis dans un accès de libéralité *La Patrie* ou la *Presse*, car je parcours *l'Univers* le matin ; puis enfin prie le Bon Dieu, et puis couche. Voilà.

" Les mercredis après-midi, je me donne un congé, et avec MM. des Carmes nous allons voir quelque-une des mille espiègleries de Paris, tantôt une église,

tantôt un cimetière, tantôt une manufacture. Le dimanche à Paris l'on danse ; je suis encore trop père pour en faire autant ; ainsi après avoir dit ma messe de mon mieux, je débrouille quelque manuscrit, si je ne vais à Saint-Cloud ou à Versailles.

“ J'ai visité l'exposition agricole avec M. Caron et MM. des Carmes. M. Caron te dira comment on a transformé le palais de crystal en un magnifique parterre, et comment sous les longues galeries étaient abrités près de 1,300 Messieurs et Dames de la race bovine. Je te ferai remarquer avec grand plaisir que notre cicerone était M. Perrault, de l'école de Grignon, agissant comme sous-commissaire et donnant de si bonnes explications que M. L \* \* \* en est arrivé à distinguer parfaitement un mouton d'une vache. Sérieusement M. Perrault est d'une capacité remarquable dans toutes les parties de l'agriculture et est reconnu comme un des meilleurs élèves de Grignon. Il veut encore y passer deux ans pour terminer ses études agricoles. Il sera bien certainement capable de rendre les plus grands services à son pays, comme professeur.

.....“ Le bruit court que Mgr. Barnabo va être fait cardinal et que Mgr. Bedini doit le remplacer comme secrétaire de la propagande. C'est une nouvelle qui serait bien reçue dans notre pays.

“ Les évêques qui ont assisté au baptême du prince impérial s'en vont peu à peu. A notre Hôtel nous n'avons plus que Mgr. l'Evêque d'Ajaccio, Corse de naissance, d'âme et de cœur. Il est dévoué à son île,

et défend ses compatriotes avec une véhémence tout Italienne.

“ J’ai assisté à l’illumination et au feu de joie en l’honneur du baptême Bonaparte. C’était splendide : ce que j’ai vu avec le plus d’admiration c’est une lumière électrique placée à plus d’une lieue et si vive cependant que l’œil ne pouvait la fixer. J’entendais sur le pont des Invalides dialoguer deux soldats, que cette lumière intriguait : “ mais, dis donc, gaillard ; le soleil a-t-il trouvé les portes fermées, le voilà qui revient.—Eh ne vois-tu pas que c’est la lune qui a mis sa robe de gala, pour assister à la fête.” Tout Paris était par les rues. Aussi ne pouvait-on avancer qu’en suivant le mouvement de la foule. En traversant un des ponts, mes compagnons et moi nous sommes trouvés dans une masse serrée, au milieu de laquelle était prise une longue charrette chargée de fruits et de pâtisseries, traînée par un ânon dont on n’apercevait que les oreilles, et poussée par une vieille à coiffé longue et pointue. Un moment fut où voiture, bonne femme et ânon paraissaient se soulever tout ensemble : quel fut le dénouement ? Je n’en sais rien, car nous réussîmes à nous tirer de la bagarre où tout se passait avec la meilleure humeur possible autour de l’âne immobile et impassible, et de la fruitière protégeant avec inquiétude, fruits, biscuits, painiers et bouteilles.

“ Juillet 4. Ce que je donnais comme conjecture est aujourd’hui certain, Mgr. Barnabo est Cardinal et Mgr. Bedini secrétaire de la Propagande.....

“ Le mémoire fait pour M. de Vaudreuil, avec des lettres autographes de Choiseul et quelques signatures de Louis XV dont je parlais dans ma dernière, a été vendu à un marchand d'autographes à Londres, il y a quinze jours. Il a été évalué à 150 francs. On me dit qu'il renferme des matières intéressantes qui n'ont point été publiées. Si notre gouvernement s'occupait autant de ces matières que des discours de Brown et de Mackenzie j'aurais quelque espérance. J'ai pris le nom du marchand .....

Paris, 14 Août, 1856.

....“ Rien de nouveau quant au travail ; j'avance au jour le jour, faisant des extraits sans trop savoir quand je les terminerai. Cependant me voilà rendu à l'année 1747, ce qui me promet d'arriver à la fin lorsque j'aurai parcouru 13 ans. Restera à visiter le ministère de la guerre, si j'en obtiens la permission. Ce qui est là n'est pas fort considérable.

“ Aux archives de l'Empire, j'aurai aussi quelques manuscrits à voir. Puis resteront ceux de Versailles. J'aurai ensuite à connaître ce qui peut exister des registres de l'Archevêché de Rouen, concernant l'Amérique. Et toutes ces recherches me meneront au mois de Novembre.

“ J'ai vu ici ces jours derniers un aumônier de vaisseau de guerre qui va à Brest remplacer l'abbé Lichou ; celui-ci est rappelé à Toulon, et passera peut-être par Paris pour retourner à sa station. Son compagnon, breton comme lui, est un fort bon garçon qui aimerait assez à visiter le Canada. A propos de

prêtres bretons, ce sont ceux qui ressemblent le plus à nos prêtres canadiens, de tous les ecclésiastiques que j'ai eu occasion de rencontrer ; bonhomie, gaieté, fraternité ; je ne vois rien de mieux chez nous. Le diocèse de Vannes en particulier renferme un grand nombre de prêtres qui sont obligés d'attendre quelques années avant d'être employés, tant les vocations à l'état ecclésiastique sont nombreuses.

“ Depuis longtemps on se préoccupait de la succession de M. Fortoul. On nommait à la place du ministre des cultes et de l'instruction publique, des évêques, des cardinaux, des académiciens, d'anciens ministres. Hier enfin a été faite la nomination à ce double ministère, et l'élu est un homme auquel personne ne pensait, et dont le nom même était fort peu connu. M. Rouland, procureur-général à la cour de Paris, est depuis hier proclamé ministre des cultes et de l'instruction publique. Quelques ecclésiastiques qui le connaissent disent que c'est un excellent choix : voilà tout ce que j'en sais.

“ Sensible aux reproches que tu m'as adressés parce que je n'avais pas assisté à la cérémonie ou plutôt aux cérémonies du baptême du petit, j'ai voulu aujourd'hui me rendre à Notre-Dame pour assister à la messe officielle et au *Te Deum*. Quelques employés du ministère de la marine obligés de s'y montrer en grande tenue m'avaient déclaré que c'était une corvée qu'on leur imposait ; et que de telles cérémonies étaient plus propres à les éloigner de la religion qu'à les en rapprocher. Je ne savais qu'en

dire. Mais après y avoir été (et je m'en suis retiré aussitôt que j'ai pu) je puis dire qu'ils avaient raison. Le bon Dieu était bien dans un coin pendant qu'on chantait la messe, *sexte*, *none* et une longue suite de je ne sais quoi, avant le *Te Deum*.

“Mais qui s'occupait de Lui à part les quelques ecclésiastiques employés autour de l'autel ? Bien peu. On causait : on grimpaît sur les sièges et sur les chaises. Les sergents de ville parcouraient les rangs, en invitant à descendre ; les uns affirmaient qu'ils avaient payé pour voir ; les autres se plaignaient des dames gonflées avec des crinolines et se posant au premier rang de manière à fermer toutes les avenues : les sénateurs, les grands officiers, les employés arrivaient au milieu d'une double haie de soldats, et beaucoup s'occupaient à saluer et à reconnaître leurs amis dans l'assemblée. On se montrait les uns aux autres Pélissier, et le maréchal Vaillant, et Canrobert et le maréchal MacMahon. En un mot le sentiment religieux n'était pas là. C'était un spectacle, ou encore mieux une corvée imposée aux pauvres employés. “Avez-vous de belles cérémonies, comme cela chez vous,” me demandait un prêtre mon voisin. “Non ! et je demande bien au bon Dieu de n'en avoir jamais de semblables ; car elles apprendraient à notre peuple à ne pas respecter les églises.”.....

Paris, 31 Août, 1856.

..... “Il y a quinze jours je pensais arriver à la fin de mes travaux au ministère de la marine ; quand on est venu m'annoncer qu'il ne me restait plus que 70

cartons et quelques gros volumes à parcourir. Or après en avoir visité de 125 à 130, je me croyais en droit de m'écrier comme le héros de Virgile : *Italiam ! Italiam ! !* Mais non j'en ai encore pour longtemps à monter et descendre les longs escaliers du ministère de la marine. Ainsi soit : je ne regarderai autour de moi, que lorsque l'ouvrage sera fini à Paris.....

PARIS, 8 novembre 1856.

“ Je suis arrivé depuis quelques semaines de mon voyage du nord. J'ai visité Rheims, Strasbourg, j'ai parcouru les bords du Rhin jusqu'à Cologne, et de là je me suis dirigé vers la Belgique où j'ai vu Liège, Namur, Bruxelles, Louvain, Anvers, Gand, Bruges, Courtrai. Je suis revenu à Paris en passant par Lille, Douai, Arras, Amiens. Les facilités pour voyager sont devenues si grandes par l'établissement des chemins de fer, que ce voyage de plus de 400 lieues ne m'a pris que quinze jours. Et encore me suis-je écarté de ma route pour aller à Spire et à Francfort, la ville des Rothschild et de la diète Germanique. Irai-je vers le sud ? Peut-être. En attendant j'ai continué à travailler aux archives générales de l'empire, où j'ai rencontré le frère du Père Schneider, qui a hâté mon admission ; puis au dépôt des cartes et fortifications sous l'amiral Mathieu, frère du cardinal du même nom. Aujourd'hui je suis aux archives de la guerre où l'on m'a admis et où l'on me reçoit avec la plus grande cordialité. C'est, me dit-on, le bureau où la soutane est vue avec le plus de bienveillance. Partout cependant ma qualité de

prêtre m'a procuré une bonne réception. Telle est la force de l'exemple, lorsqu'il vient d'en haut, que partout c'est un titre de recommandation auprès des employés de l'état . . . . .

“ J'ai fini hier samedi au ministère de la guerre. Demain j'irai à la bibliothèque de l'arsenal ; puis quand j'aurai fini je me rendrai à Rouen pour tâcher d'y trouver quelque chose . . . . .

PARIS, 21 janvier 1857.

. . . . “ Bonne année et patience, j'arrive ce matin même de Rome, de Naples, de Pompéi et de tous les autres lieux par lesquels je suis passé depuis deux mois. Comme M. Legaré en informait M. le Supérieur, je suis parti le 25 novembre dernier, un peu contre mon gré d'abord ; plus tard le bon gré s'est mis de la partie. Sens, Dijon, Macon, Lyon, Avignon, ainsi que les 215 lieues qui séparent Paris de la Méditerranée sont passés devant moi avec la rapidité non pas de l'éclair mais des chars ; et j'étais à Marseille prêt à partir le 1 décembre.

“ Mais partir ce jour était un jeu à se noyer. Le mistral soufflait, comme il n'avait osé le faire depuis quinze ans, les vaisseaux sombraient au port, les omnibus pirouettaient avec leurs lourds chevaux et leurs plus lourdes charges, les hommes étaient enlevés et paraissaient avoir pris la place des oiseaux qu'on ne voyait nulle part ; comme de raison, les tuiles, les chapeaux, les parapluies, les paletots tourbillonnaient comme la grêle. Il fallut donc garder la salle d'attente toute la journée et une partie de la nuit : et ce

ne fut que le lendemain qu'on put mettre le nez au vent dans la direction de Gènes. Après avoir fait escale à Gènes et à Livourne, nous tombons au milieu des bateliers, des douaniers, des hommes de police, des facchini de Notre Très-Saint Père. Ce sont d'assez bonnes gens, mais ils sont rudement incommodes. C'est un purgatoire où il faut expier ses péchés avant d'entrer dans la ville sainte. Le 6, j'arrivais à Rome, ayant l'honneur d'être suivi du cardinal Morlot. Il venait chargé selon les uns de négocier le voyage du Pape en France pour sacrer l'Empereur, et selon les autres de se plaindre des procédés de l'*Univers*. Et plus probablement il n'était chargé de rien de tout cela. Quant à ton très-humble serviteur il n'avait d'autre besogne que de voir et de flâner. Aussi il a flâné et il a vu pendant un mois tout ce qu'il y avait à voir. Il a flâné dans Rome.

“ Si tu avais eu à m'écrire pendant que j'étais à Rome, sais-tu comment il aurait fallu m'intituler? Non! voilà ce que c'est que de ne pas savoir l'italien. Eh bien! posons le cas que cela arrive: tu m'adresserais de ta belle écriture ces mots: “ Il Signore Abbate Giovanni Bap̄tista Antonio Ferland, Via Sistina, No. 60.” Et ta lettre me serait apportée sur le Monte Pincio dans ma chambre toute coquette et où je serais occupé à contempler Rome entière se déroulant à mes pieds. Eh oui! voilà où j'en ai été pendant quatre semaines; placé de manière à causer de Penvie à mon voisin M. de Courey qui aurait voulu avoir mon soleil et ma vue.

“ Véritablement nos bons frères des écoles chrétiennes m’avaient loué une toute gentille petite chambre, ayant une des plus belles vues de Rome, et une belle exposition au soleil. M. de Courcy qui a loué une maison à trois portes plus loin, Via Capa le Case No. 79, se plaignait de ne point jouir des mêmes avantages. Il a été plein de bonté et de prévenances pour moi ; voyant que j’étais assez. . . . . (tu mettras le mot qui manque) pour ne point demander une audience du Saint Père, il l’a fait pour moi, par l’entremise de Mgr. Talbot ; et le 2 janvier, nous avons tous deux ensemble demandé la bénédiction du Saint Père ; et à la lettre, nous lui avons souhaité *bono Capo d’Anno* : Est-ce parler Italien ça ? C’est que déjà j’étais tellement avancé que je pouvais dire sans hésiter au garçon du restaurant : Hai là, Postale mi un biftek à la broche : et le biftek à la broche venait en bon temps. Pardon, T. S. P., si à propos du souhait du nouvel an que nous vous avons adressé, je me retire de votre présence pour m’occuper d’un misérable biftek à la broche : mais voyez-vous c’est que j’ai passé la dernière nuit à peu près blanche ; cahotté, rudoyé au commencement de mes plus beaux rêves par la dure réalité d’un char du chemin de fer de Lyon à Paris. Toujours est-il que le S. Père nous a reçus poliment, nous a fait baiser sa main et non sa mule : et qu’il ne nous a pas dit de nous asseoir et n’a pas mis la bouteille sur la table ; c’est que ce n’est pas la façon chez lui, vois-tu : à Rome on n’est pas encore assez Canadien pour cela.” . . . . .

C'est à regret que nous terminons ici nos extraits. En même temps que M. Ferland écrivait ces lettres, il tenait un journal, où il consignait avec concision les petits incidents de son voyage. Il y mentionne par une ligne, quelquefois par un mot, un fait, une idée dont il voudra se souvenir plus tard. A Rouen, il écrit : “ l'épithète *terrible* est souvent employée par les Normands comme par les Canadiens.” A Dieppe : “ le français de Dieppe ressemble à notre français du Canada.—Butin.” A Naples : “ Belle baie ! Est-elle plus belle que le port de Québec ?.... Je ne le crois pas....” Il ne manque pas de parler des rencontres qui l'amuse : ainsi, nous trouvons celle-ci arrivée durant son séjour à l'Hôtel des Missions Etrangères à Paris.

“ Un petit prêtre du diocèse de Strasbourg arrive à la salle à manger, comme une souris qu'on a jetée au milieu d'un appartement. Paris, dit-il, est bien plus grand que mon village, je m'y suis déjà écarté deux fois. Il porte sur sa tête un petit bonnet s'élevant tout droit, et une douillette de je ne sais quelle forme monstrueuse. Il s'est d'abord rendu chez les Jésuites dans l'espérance d'y loger : on n'y reçoit point d'hôtes. Il loue un fiacre pour aller à l'Hôtel des Missions Etrangères dont il est à deux pas. Le cocher lui fait faire un long détour sur l'autre rive de la Seine et le ramène juste au point d'où il est parti, en lui faisant payer quatre francs pour cette course. En laissant le fiacre, il y oublie son parapluie neuf ; et il n'a pas songé à prendre le numéro du fiacre. En entrant dans sa chambre, il trouve

un avis imprimé qu'on ne répondra pas des valeurs qui ne seront pas déposées à la caisse. Il descend tout effrayé.—Pourra-t-on enfoncer ma porte?—Enlevera-t-on ma malle?... Quel est cet original? C'est un philosophe, un géomètre, ou un poète. Le troisième jour il me déclare qu'il est poète, qu'il a un poème sur les mystères de la religion, qu'il a fait précéder d'une adresse au Prince Impérial. Si l'Empereur voyait cela, dit-il, il prendrait mon poème sous sa protection et le ferait imprimer. J'ai fait ce poème pour une des conférences ecclésiastiques; voyez-vous, je suis très-fort dans les conférences. Je me suis adressé à plusieurs personnes pour faire imprimer mon œuvre, mais personne ne veut la lire. Je ferais des bonnes œuvres avec le produit de la vente. Eh bien! si je ne réussis pas de ce côté, je vais demander une place de vicaire à Paris, on m'a dit qu'il y manquait deux cents prêtres. Depuis plusieurs années je suis vicaire dans une cure près de Strasbourg, mais j'aimerais mieux être à Paris, parce que je pourrais y faire imprimer mes œuvres.—Le lendemain il avait reçu une réponse défavorable. Il va s'adresser à Versailles. Oh! s'il pouvait trouver une paroisse allemande, lui qui parle si bien l'allemand! Il y va, mais rien pour lui.—Mais combien demande-t-on dans cet Hôtel, s'écrie-t-il tout-à-coup? Il est temps que je parte. Si j'allais me trouver sans argent pour m'en retourner!—Il est sans cesse égaré dans Paris, et son influence est telle qu'en allant le conduire vers le Passage Sainte-Marie je m'égarais moi-même”.....

M. Ferland visita rapidement l'Angleterre et l'Irlande, après quoi il revint en Canada. Il était de retour à Québec le 13 avril 1857.

## VI

### Histoire du Canada.

C'est au retour de ce voyage que M. Ferland se livra sérieusement à l'étude de notre histoire. Le cours qu'il a donné à l'Université-Laval est encore assez frais dans la mémoire de nos lecteurs pour que nous n'ayons pas besoin de le rappeler ici. Des analyses intéressantes en furent d'abord publiées dans les journaux par quelques-uns des élèves qui assistaient régulièrement aux leçons. Plus tard, M. Ferland commença à faire imprimer ses leçons sous le titre de *Cours d'Histoire du Canada*. Un seul volume en a été publié, et nous ne sachions pas qu'aucune critique sérieuse en ait été faite. N'accusons toutefois personne d'indifférence pour ces œuvres importantes et nationales. Ceux qui seraient le plus en état de les apprécier n'osent en parler de peur de ne leur pas rendre justice. Comment, en effet, après une simple lecture juger une œuvre, fruit de vingt à trente années d'études? La postérité seule rendra pleine justice à ces travaux consciencieux, à ces études persévérantes, entreprises en vue de faire connaître les faits glorieux de nos pères. Pour nous, contentons-nous d'apprendre et d'admirer. Rien ne nous semble de plus mauvais goût que les

comparaisons qu'on cherche quelquefois à établir entre nos historiens, en donnant, d'un ton tranchant, la supériorité à l'un ou à l'autre ; chacun n'a-t-il pas son mérite particulier ? Cette supériorité assignée à l'un plutôt qu'à l'autre n'est-elle pas dans la plupart des cas, le résultat d'une affection toute personnelle ? Quel est dans notre pays le tribunal compétent en pareille matière ? Celui que nous sommes habitués à appeler notre historien national, et dont le Canada s'enorgueillit à si juste titre, M. F. X. Garneau, qui s'est empressé d'aller visiter M. Ferland sur son lit de mort dans l'espoir de lui serrer encore une fois la main, n'a toujours vu en lui, nous en sommes sûr, qu'un illustre collaborateur, qu'un émule de travail et de zèle patriotique. Et il avait raison.

“ Le dernier ouvrage que nous avons nommé, M. Ferland le publia en 1861, à la suite des cours qu'il donna à l'Université-Laval. Nommé Professeur à la Faculté des Arts de cette Institution, le 10 juillet 1855, élu doyen de cette même Faculté le 18 Mars 1863, il eut la gloire d'ouvrir ses leçons publiques. C'est lui qui inaugura, dans notre ville de Québec, ce mode d'enseignement supérieur, auquel notre population était peu préparée et qui a tant de difficultés à réussir, même dans les grandes villes de France. Durant quatre années, de 1858 à 1862, M. Ferland sut attirer autour de sa chaire un auditoire quelquefois fort nombreux, toujours très-attentif et avide de sa parole. L'affluence fut considérable surtout au moment où le professeur déroula les péri-

péties de ce drame qui commence à l'expulsion des malheureux acadiens et se termine par la mort de Montcalm. Nous pûmes compter jusqu'à trois et quatre cents auditeurs frémissant au récit de nos malheurs, mais remplis d'admiration pour les glorieuses actions de nos ancêtres.

“ Il n'entre point dans le cadre restreint de cette notice biographique d'apprécier le mérite de M. Ferland comme historien. Disons cependant que, si un autre écrivain, avant lui, a créé notre histoire, il a su, de son côté, rectifier un grand nombre de dates, débrouiller avec art nos origines confuses, jeter la lumière sur une foule de faits mal accusés et mettre en relief plusieurs figures présentées sous un faux jour. Prêtre et catholique avant tout, il était merveilleusement préparé à rendre aux commencements de notre épopée ce caractère religieux qu'on ne peut méconnaître, sans fausser la vérité. D'une exactitude scrupuleuse, capable, avant d'affirmer un fait, de se condamner à des recherches longues et pénibles, c'est aux sources primitives qu'il a recours ; c'est aux témoins oculaires qu'il en appelle ; c'est aux archives même de Paris et de Londres qu'il va s'adresser. Toute sa critique, d'après le mot de Fénelon, se borne à donner comme douteux ce qui l'est et à en laisser la décision au lecteur, après lui avoir donné ce que l'histoire lui fournit. \* “ Nous avons cherché la vérité aux sources qui nous ont paru le plus sûres, dit-il

---

\* Notice par M. C. Legaré.

dans son introduction, et nous avons essayé de la présenter telle que nous l'avons rencontrée."

En disant qu'aucune critique sérieuse de cet ouvrage n'a été publiée, nous ne prétendons pas dire pourtant que la presse canadienne en ait méconnu le mérite par un silence absolu. Peu de temps après l'apparition du premier volume du *Cours d'Histoire du Canada*, un correspondant écrivait au *Courrier du Canada* les lignes suivantes :

" Je fais ici appel à la presse canadienne française en faveur d'un livre qui restera comme une des plus belles pages de nos annales.....

" M. l'abbé Ferland, puisant aux sources mêmes de notre histoire, profitant des découvertes faites dans nos archives et dans les archives d'Europe, mettant à contribution les collections amassées à grands frais par notre législature et nos grandes institutions, tenant compte des travaux de ses devanciers, vient de nous donner un livre qui offre des garanties d'exactitude plus grandes que tous ceux qui l'ont précédé.

" Dans cette histoire de monsieur l'abbé Ferland, vous assistez autant à la vie intime qu'à la vie publique de nos glorieux ancêtres, de nos héroïques missionnaires, de notre peuple évangéliste, laboureur et soldat. C'est un drame, mais un drame véritable, au spectacle duquel le cœur et l'esprit s'épanouissent et se fortifient.

" Lisez ces pages qui respirent comme un parfum de noblesse et de simplicité antiques et si votre esprit n'est pas satisfait, si votre cœur n'est pas ému, ah !

fermez le livre alors, car vous avez beaucoup perdu des qualités, si éminemment heureuses, qui distinguaient les nobles pionniers français du Canada.

“ Le plus grand mérite de M. l'abbé Ferland, c'est d'avoir bien compris nos aïeux ; et comment un ministre de l'autel eut-il pu, en effet, ne pas saisir ce caractère de religieux et courageux dévouement qui a marqué de son cachet indélébile tous les actes des premiers colons du Canada.

“ Encourageons ces nobles travaux, et faites en sorte, vous M. le rédacteur du *Courrier du Canada* et vous tous qui tenez la plume dans la presse canadienne, que le livre de M. l'abbé Ferland soit partout et soit lu de tous.

“ En même temps que les amis du pays s'unissent pour favoriser l'établissement du Canada par les enfants du sol, descendant de ceux qui l'ont arraché à la barbarie et à l'infidélité, mettons sous les yeux de nos colons, les nobles exemples de ceux qui les ont précédés : que leur esprit pénètre jusque dans la moëlle de nos os ; continuons l'œuvre qu'ils ont commencée et *comme ils l'ont commencée !* ”

Un peu plus tard, dans une appréciation de l'ouvrage de M. Ferland, insérée dans le même journal, M. l'abbé Casgrain s'exprimait ainsi :

“ Une haute intelligence et des talents distingués, nourris de fortes études et fortifiés par de longues années consacrées à l'éducation de la jeunesse,—une grande faculté d'observation développée par plusieurs voyages dans les diverses parties du Canada et de

l'Europe,—une mémoire d'une rare fidélité, enrichie par vingt années de recherches qui rappellent les œuvres bénédictines du moyen-âge,—enfin une pureté et une facilité de style dont notre siècle perd de plus en plus la tradition ;—voilà les précieuses qualités qui nous ont valu le *Cours d'Histoire* de M. l'abbé Ferland,—le plus beau monument, selon nous, qui ait encore été élevé à nos gloires nationales.

“ Nous voudrions pouvoir suivre l'auteur dans sa marche historique et analyser les diverses parties de ce beau travail qui fait si bien ressortir toutes les magnificences de notre histoire ; mais cette tâche nous entraînerait beaucoup au-delà des limites d'un article de journal. Nous nous contenterons donc d'en citer quelques passages, afin d'inviter tous les lecteurs canadiens et notre jeunesse surtout, à méditer attentivement ces pages où ils apprendront ce que furent nos pères, ce qu'ils leur doivent et ce qu'ils se doivent à eux-mêmes pour ne pas forfaire à l'antique honneur légué par eux. Mieux que personne M. l'abbé Ferland a compris et envisagé, dans toute son étendue, la mission providentielle des fondateurs de notre race. Partout on voit, dans son œuvre, le rayonnement de la foi, seul flambeau capable d'éclairer dans tout leur jour et de faire ressortir dans leur incomparable éclat ces grandes scènes de notre épopée nationale.....

“ L'auteur du *Cours d'Histoire du Canada* avait l'avantage d'être placé, par son état, au centre même de ce foyer sacré d'où ont rayonné les grandes

pensées qui ont servi de mobile à nos aïeux, et d'où l'auteur pouvait embrasser, d'un seul coup d'œil, et dans leur grandiose ensemble, ces drames sublimes dont ils ont été les acteurs. Aussi partait, à l'accent de sa voix chaleureuse et émue d'une sorte de piété filiale, à ces tableaux peints avec tant d'amour et de fraîcheur, on reconnaît le fils de ces preux colons, au cœur ardent et fier, qui tenaient toujours, hautes et fermes, la croix et l'épée en traçant leur sillon. Mais c'est surtout lorsqu'il retrace les heures solennelles et décisives où se sont jouées nos destinées que sa phrase s'émeut et s'attendrit au feu de son cœur de chrétien, de Canadien et de prêtre."

(Cette appréciation se termine par des citations de quelques-unes des belles pages du *Cours d'Histoire*.)

"Malheureusement, le premier volume seul de ce cours est publié ; le second, nous assure-t-on, est prêt à recevoir l'impression ; mais il existe seulement des notes pour compléter son œuvre. Ce fut là un des regrets que M. Ferland emporta dans la tombe ; la dernière année de sa vie, sentant les avertissements de la mort, il songeait, avec douleur, à sa chère histoire qu'il laisserait sans pouvoir la terminer. Ses présentiments ne l'ont malheureusement pas trompé."\*

Nous n'insisterons pas plus longtemps sur le mérite des écrits de M. Ferland ; ils sont peut-être encore trop récents pour avoir besoin d'être analysés ou commentés ; laissons ce soin facile à nos descendants. Ils citeront à l'admiration de leurs contemporains cette

---

\* Notice par M. C. Legaré.

simplicité de style, cette netteté d'idées, cet esprit philosophique, cette sagacité, cette exactitude historique, cette largeur de vues, cette finesse d'aperçus qui feront toujours des œuvres de M. Ferland une lecture à la fois instructive et agréable. Sa phrase, sans faire sentir le moins du monde le travail, est cependant d'une correction inattaquable. En lisant ses écrits on s'explique facilement l'idée qui a présidé au choix de sa devise :

“ Simple dans ses goûts, ” ajoute l'auteur de la notice que nous venons de citer, “ comme les parents dont il était issu, il voulut cependant adopter une devise qui lui rappelait son devoir d'écrivain et qui décérait, à son insu, une des qualités principales de son talent. On voit sur son cachet une plume et une petite lame tranchante, avec ces mots pour épigraphe : *Ferro lente paratur*. Cet aimable jeu de mots sur son nom de famille lui redisait la patience qu'il faut apporter à son travail, pour lui donner une perfection achetée quelquefois au prix de tant de soins, de tant de minutieuses précautions. Un auteur célèbre a pu définir le génie, une longue patience : il voulait sans doute apprendre, par cette parole, à l'écrivain la lenteur prudente qu'exige la conception d'un plan et l'exécution d'une œuvre sérieuse. ”

## VII

## Sa mort—Ses funérailles.

Au commencement de l'année 1863, M. Ferland suspendit l'impression de son *Cours d'Histoire* pour écrire la *Vie de Mgr. Plessis*. Ne voulant d'abord composer qu'une simple notice, il se laissa entraîner par la beauté et la grandeur du sujet et fit un ouvrage de longue haleine. Cet ouvrage a été de suite traduit en langue anglaise, et il méritait certainement de l'être. Ce fut pour lui une œuvre d'amour ; mais le lecteur ne sait pas les efforts qu'elle exigea de son auteur. Les questions les plus graves et les plus difficiles y ont été abordées et traitées de main de maître. Le travail incessant auquel M. Ferland dut se livrer pendant plusieurs mois fit tort à sa santé, et c'est, comme nous l'avons dit, en terminant son œuvre, qu'il fut frappé pour la première fois de paralysie.

Ce qui manque partout peut-être, mais surtout dans notre pays, aux hommes d'étude, aux hommes d'affaire, aux hommes de profession et en général à presque tous les hommes livrés aux travaux de l'intelligence, ce sont de saines habitudes hygiéniques ; c'est l'exercice musculaire, ce sont les délassements agréables qui font oublier de temps à autre le sujet habituel de la pensée, et laissent l'équilibre se rétablir entre les facultés physiques et les facultés intellectuelles. La

plupart de nos hommes marquants, depuis quelques années surtout, ont succombé à des attaques de paralysie et d'apoplexie, et cela, à un âge comparativement peu avancé. Pour ne parler que de quelques-unes de nos pertes les plus récentes, Sir Louis H. La Fontaine, l'hon. J. E. Turcotte, M. le Grand-Vicaire L. J. Casault sont tous trois morts de la même maladie que M. Ferland. Combien d'autres nous pourrions citer ! Ne pourrait-on avec des précautions prises à temps, éloigner le moment fatal ? C'est un sujet bien digne de la prédication de nos hommes de science.

Ce qu'il y a eu au moins de consolant pour les amis de M. Ferland c'est que sa mort a été douce, et sans la moindre souffrance apparente. Ceux qui auraient aimé à lui dire un dernier adieu eussent désiré le voir, au moins pour un instant, recouvrer sa connaissance ; mais ils se sont consolés volontiers, en voyant que les cruelles tortures d'une lente agonie allaient lui être épargnées. Après sa mort, un grand nombre de ceux qui l'avaient connu ont voulu le voir une dernière fois ; d'autres ont préféré garder dans leur esprit l'image de cette figure si riante, si franche, si rayonnante de bonté qu'ils aimaient à rencontrer sur leur chemin. Mais tous conserveront avec soin le souvenir de ses vertus et de ses belles qualités.

Il a été durant sa dernière maladie, assisté particulièrement par Mgr. Baillargeon, par M. Edmond Langevin, Secrétaire de l'Archevêché, et par son

ancien et bon ami, M. le Grand-Vicaire Cazeau. M. Ferland et M. Cazeau étaient attachés l'un à l'autre par les liens les plus étroits de l'estime et de l'affection. Tous deux avaient depuis longtemps réglé leurs volontés dernières, et le dernier survivant devait être exécuteur testamentaire de l'autre. Touchante amitié, bien propre à éveiller les sentiments de la plus vive sympathie pour celui qui a eu la douleur de survivre, et pour qui l'ennui de la séparation devra se faire sentir si longtemps.

Pour M. Ferland, il a dû remercier Dieu de l'avoir tiré de cette terre des vivants ; car ce qu'il redoutait le plus, après avoir été une première fois frappé de paralysie, c'était de languir longtemps, au milieu des hommes, à charge aux siens et inutile à ses semblables.

Quel bonheur pour ses amis de pouvoir encore reposer à volonté leurs regards sur ses traits que l'art nous a conservés ! Il n'y a pas encore deux ans que quelques-uns d'eux réussirent à lui faire surmonter la répugnance qu'il éprouvait à faire prendre son portrait. Il ne concevait pas qu'on pût s'occuper ainsi de sa personne. Il n'eût jamais consenti à poser devant un peintre ; mais le travail de la photographie est si rapide et demande si peu d'appréts qu'il se laissa un jour, par bonté de cœur et pour ne pas refuser, entraîner dans l'atelier de Livernois. C'est à cela que nous devons d'avoir de lui un portrait frappant de ressemblance. La douceur, la bonhomie, la jovialité, la franchise, la modestie sont peintes sur

cette figure aimable, en même temps que la puissance d'intelligence sur ce beau front et cette tête remarquable. Ce qui est impossible à rendre pourtant, mais ce que personne n'oubliera, c'est cette politesse constante, cette cordialité, ce sourire plein de bonté, ce sont enfin toutes ces heureuses qualités qui le faisaient tant aimer et estimer de ceux qui avaient l'avantage de l'approcher.

Ces sentiments d'estime et d'affection ne se bornèrent pas au cercle de ses compatriotes et de ses coreligionnaires ; nos concitoyens d'origine anglaise surent également apprécier son mérite et ses vertus. Rien ne peut donner une meilleure idée de leurs sentiments à son égard que les lignes suivantes publiées dans le *Morning Chronicle* de Québec, le lendemain même de sa mort.

“ C'était notre pénible devoir hier matin, d'annoncer la mort du Rév. Jean Bte. Ant. Ferland, professeur d'histoire à l'Université-Laval et chapelain catholique romain de la garnison. Nous avons particulièrement regretté que l'heure avancée à laquelle cette douloureuse nouvelle nous est parvenue nous ait empêché de rien ajouter sous forme de tribut, quelque imparfait qu'il pût être, à la mémoire du grand et excellent homme qui a disparu d'au milieu de nous. Même aujourd'hui nous sentons la difficulté de faire justice, dans les limites étroites d'un article de journal, au genre de mérite qui avait élevé si haut le regretté défunt non seulement dans l'esprit de ceux qui jouissaient de l'insigne honneur de son

amitié, mais auprès de tous ceux qui avaient fait une étude particulière de l'histoire ou des annales canadiennes.

“ Sa vie a été laborieuse dans toute la force du mot. Comme ecclésiastique il avait acquis le respect de tous. Dans la chaire, son style était gracieux, plein de vigueur et surtout réellement pratique. A un charme de manières indescriptible qui frappait tout d'abord ceux qui le rencontraient il joignait un heureux choix d'expressions et une suavité de manières qui le faisaient rechercher par tout le monde. Aucun ecclésiastique n'aurait pu mieux remplir le poste de chapelain des forces, qui exige tant de tact et une si grande connaissance de la nature humaine : et nous n'hésitons pas à dire que personne ne versera sur sa tombe des larmes plus sincères que le soldat dont il fut toujours l'ami dévoué et le conseiller bienveillant. Comme homme de lettres et écrivain, sa réputation n'est pas limitée à cette province ; elle s'est étendue partout où l'on parle la langue française, ou plutôt partout où on lit l'histoire d'Amérique. Sur ce continent surtout sa perte sera particulièrement sentie. Travailleur sérieux, énergique et d'un caractère élevé, il était toujours cité comme une autorité incontestable et d'une impartialité reconnue ; ce qui a valu aux productions de sa plume sur l'histoire de ce continent l'autorité de livres classiques. Ses ouvrages publiés se rapportent surtout à l'histoire, à la critique littéraire et aux antiquités américaines.

“ S'ils étaient réunis, ils formeraient déjà une col-

lection de plusieurs forts volumes : et nous souhaitons sincèrement que quelqu'un de ses amis se trouve en position de donner au public avide une édition complète de ses œuvres, qui auraient l'attrait si grand d'un style clair, correct et vigoureux. Comme gentilhomme, M. Ferland se distinguait par sa courtoisie envers tous ceux qui l'approchaient et par cette urbanité délicate qui caractérise le vrai ministre de la religion et l'homme de génie ; il s'était acquis par là, sans mentionner toutes ses autres qualités, un grand nombre d'amis, sans distinction de secte, d'origine ou de classe. Sa mort n'est pas une perte seulement pour ses ouailles et ses amis, c'est une perte qui sera également ressentie par les hommes instruits, par les militaires, par le clergé et par le peuple. La douleur générale qui a saisi toute la société est le tribut le plus glorieux qu'on puisse désirer pour la mémoire de celui qui a fait avec tant de désintéressement servir son énergie et ses rares talents à l'avantage de ses compatriotes."

Il était difficile de faire en aussi peu de mots un éloge plus complet.

L'Institut Canadien de Québec, à une assemblée tenue le lendemain de sa mort, résolut d'assister en corps à ses funérailles et de porter le deuil pendant un mois.

Une autre consolation pour les amis de M. Ferland, ce fut l'affluence considérable qui se porta vers la cathédrale, le matin de son enterrement, pour accompagner ses restes mortels à leur dernière demeure.

Il y avait un concours immense de toutes les classes de citoyens, protestants comme catholiques. L'église ne put contenir la moitié de ceux qui accoururent "de toutes parts pour rendre un dernier hommage à la mémoire de cet homme illustre. C'est que chacun croyait perdre en lui un tendre et sincère ami. La bonté du cœur est le premier et le plus ferme attrait que nous ayons en nous-mêmes pour gagner nos semblables : or, qui pourra dire le trésor de bonté que la main bienfaisante de Dieu repandit dans le cœur de cet homme de bien."

Ce fut le 13 au matin qu'eurent lieu les funérailles. L'office des morts avait été récité, la veille, auprès du corps, par le clergé des diverses églises et par les séminaristes.

Le colonel Gordon, commandant de la garnison, intima son intention d'assister aux funérailles avec le plus grand nombre possible de militaires. Cette offre fut toute spontanée et marquait bien l'estime qu'il nourrissait pour le défunt.

A 9 heures, le convoi funèbre laissait le Palais Archiépiscopal.

Il était ouvert par un détachement considérable du 17<sup>me</sup> régiment sous les armes, avec son beau corps de musique.

Des prêtres en grand nombre, malgré les difficultés des communications et les rigueurs de l'hiver, étaient venus de tous les points de l'archidiocèse pour honorer la mémoire du saint et vénéré confrère.

Ensuite venait le corps. Les coins du poêle étaient

portés par les Révds. MM. Auclair, curé de Québec ; André Pelletier, supérieur du collège de Sainte-Anne ; Thomas Caron, vicaire-général et supérieur du collège de Nicolet ; P. H. Harkin, curé de Saint-Colomban, A. Bourret, curé de Sainte-Anne de la Pocatière ; et P. M. Méthot, professeur de rhétorique au séminaire de Québec.

Puis suivaient les parents.

Venaient ensuite le corps universitaire et les élèves de l'université en costume ;

L'exécutif représenté par l'honorable colonel Sir E. P. Taché, premier-ministre, et d'autres membres du gouvernement ;

Le colonel Gordon, commandant de la garnison, et plusieurs autres officiers ;

Les citoyens en nombre immense ;

Des détachements du 25<sup>me</sup> régiment et de l'artillerie ;

Des élèves du séminaire ;

Puis un dernier groupe de citoyens.

L'on remarquait aussi plusieurs membres des deux chambres, des juges, le consul-général de France, et la plupart des sommités professionnelles.

L'on avait fermé, en signe de respect, les magasins sur le passage du convoi funèbre.

Le service fut chanté par M. le grand-vicaire Cazeau. Mgr. de Tloa, en vêtements de deuil, occupait le trône archiépiscopal ; le clergé remplissait complètement le chœur, et les citoyens encom-

braient littéralement la nef, les chapelles, les arcades et les jubés. L'immense cathédrale, tendue de noir, exprimait lugubrement son deuil pour une aussi grande perte. Les tentures du chœur, qui partaient de la voûte, étaient magnifiques et singulièrement solennelles dans leur tristesse.

Le corps fut déposé dans le chœur du côté de l'épître, près de la porte de la sacristie, et il fut résolu qu'une pierre funéraire portant une inscription serait placée sur la tombe sous le pavé du sanctuaire.\*

Nous aurions aimé à reproduire ici l'éloge funèbre que prononça Mgr. l'Evêque de Tloa, à la fin de la messe et immédiatement avant le *libera*, si le bruit de la foule qui se pressait encore dans l'église ne nous eût fait perdre une grande partie du discours du vénérable orateur. Mais le peu de paroles que nous avons entendues, l'accent pénétré de sa voix, l'expression de la douleur qui se lisait dans ses regards et toute son attitude, nous ont dit assez l'estime et l'affection sans bornes dont jouissait le défunt, et les regrets amers que laissait son départ dans le cœur de tous ses amis. "Celui dont nous pleurons la perte, avons-nous compris, fut un chrétien modèle, un prêtre exemplaire, un savant remarquable, un écrivain distingué ; il a été l'ornement de notre clergé et l'une des illustrations de notre pays." Oui, nous permettrons-nous de répéter après une si haute autorité, le

---

\* Ces détails sont tirés du *Journal de Québec* du 13 janvier. Le 26, fut chanté au collège de Nicolet, un autre service auquel assistaient plus de trente prêtres du diocèse des Trois-Rivières.

nom de l'abbé Ferland appartient désormais à l'histoire ; il sera vénéré par nos descendants comme celui d'un homme de bien et d'une de nos gloires les plus pures ; si nous ne craignons de voir son ombre s'élever contre nous, nous irions même jusqu'à dire qu'il fut un grand homme ; car il a été grand par le cœur, grand par l'esprit, grand par les œuvres, grand par sa conduite et le but noble et élevé de toute sa vie. Sa gloire n'est entachée d'aucune faute. Et en quoi consiste après tout la véritable grandeur, sinon dans l'empire sur soi-même et dans le fidèle accomplissement du devoir ?

O regretté ami, puisse votre esprit si pur, si saint, si aimable ne pas disparaître entièrement du milieu de nous ! Puisse-t-il s'infiltrer dans nos écrits, et diriger le cœur de tous ceux qui se croient appelés à la tâche si difficile d'instruire et d'édifier leurs semblables par le travail de la pensée, afin qu'ils puissent, comme vous, en quittant la terre, se rendre le témoignage de n'avoir jamais, par un mot de leur plume, blessé la pudeur, la justice ou la vérité !

A. GÉRIN-LAJOIE.

LE  
FOYER CANADIEN

RECUEIL LITTÉRAIRE ET HISTORIQUE

---

LES CHANSONS  
HISTORIQUES DU CANADA.

(Voir le *Foyer Canadien* de 1863.)

I

De 1608 à 1760.

On connaît le proverbe : “ En France, tout se termine par des chansons.”—A dire le vrai, voilà bien la meilleure manière de terminer une foule de choses, et pour un grand nombre, il serait à désirer qu'on les commençât de même.

Cette humeur chansonnière de la France devait passer dans nos mœurs, à l'époque surtout où le

Canada prit naissance et commença à se développer, une des époques de l'histoire de France la plus féconde en chansons de toutes sortes, couplets satiriques, etc. Mazarin, le Régent, Louis XV en surent quelque chose : le premier, surtout, qui eut à passer par l'épreuve des *Mazarinades*. Mais Mazarin avait le don de la consolation facile, et on sait ce qu'il répondit un jour à ceux qui vinrent lui annoncer que le peuple français exerçait contre lui la plus terrible de ses vengeances, celle des chansons : " Ils chantent, donc ils paieront."

Chez presque tous les peuples la littérature a débuté par la poésie : cette remarque a été faite bien des fois. C'est à célébrer le souvenir des ancêtres que cette poésie primitive consacre ses premiers accents ; ce sont leurs nobles actions qu'elle rappelle, leurs vertus qu'elle exalte, leurs combats qu'elle glorifie.

Nos pères n'avaient pas encore d'ancêtres..... Vivant à des époques héroïques, ils n'avaient rien de mieux à faire, semble-t-il, qu'à se chanter eux-mêmes, eux et leurs exploits, et c'est ce qu'ils ont fait.

S'ils chantaient la patrie, ce n'était pas pour en rappeler les douceurs : ces douceurs, ils ne les ont guère goûtées ; mais c'était pour s'animer à la bien défendre, c'était pour railler leurs nombreux et puissants ennemis sur les défaites qu'ils leur avaient fait subir, et sur celles qu'ils leur ménageaient. Aussi, fidèles à leur esprit tout français, ces preux chantaient-ils toujours : dans la bonne comme dans la mauvaise

fortune, avant la bataille comme après, à la suite d'une défaite, encore plus peut-être qu'après la victoire.

S'ils ont composé des chansons, ils n'ont jamais eu à se reprocher d'avoir fait de longs poèmes. Ils avaient bien le temps de polir des vers et d'aligner des rimes, eux dont la main était toujours armée du fusil, et noire de poudre ! Et puis, c'était avec l'épée que se traçait alors l'épopée, non avec la plume.

Il ne faut pas croire pourtant qu'à ces époques éloignées, le cliquetis des armes et le bruit de la cognée eussent étouffé, au milieu de nos forêts, tout sentiment littéraire, tout mouvement scientifique. Non ; les lettres, alors, en Canada, comme en Europe au moyen âge, avaient leurs asiles sacrés dans nos collèges, et dans nos monastères de filles. Ainsi dès 1658, cinquante ans seulement après la fondation de Québec, on jouait en cette ville, au collège des Jésuites, tout un drame en l'honneur du vicomte d'Argenson ; ce drame dans lequel figurent, les langues française, huronne, nez-percé, et autres idiomes sauvages, fut probablement la première composition de ce genre écrite et composée en Canada ; il avait pour titre :

I. A RÉCEPTION  
DE MONSIEUR LE VICOMTE  
D'ARGENSON,

*par toutes les nations du pays de Canada, à son entrée au gouvernement de la Nouvelle-France.*

De son côté, notre couvent des Ursulines rivalisait de zèle avec nos collèges pour entretenir le feu sacré

des sciences et des lettres : voici ce qu'on lit dans l'Histoire des Ursulines, Tome 1er : " Le dimanche de la Passion qui se rencontra cette année (1690) dans l'octave de l'Annonciation, Monseigneur\* voulut assister à la petite action que firent nos pensionnaires en l'honneur de ce mystère, et il leur en témoigna sa satisfaction."

La France était alors au beau milieu de sa grande gloire littéraire ; et pendant que les élèves de nos Ursulines débitaient au sein de nos forêts canadiennes, sur l'humble rocher de Québec encore presque désert, les modestes scènes de leurs petits drames religieux, de leur côté, les élèves d'un célèbre couvent de France, les demoiselles de Saint-Cyr, sous la haute protection de Madame de Maintenon, se laissaient bercer mollement aux accords des chœurs splendides d'*Esther* et d'*Athalie* ; et pourtant, qui l'eût cru ? ce n'est pas parmi les demoiselles de Saint-Cyr que Madame de Maintenon devait choisir, quelques années plus tard, la sous-gouvernante des enfants de France, mais bien parmi les élèves des Ursulines de Québec.

Cinquante ans à peine s'étaient écoulés depuis la fondation du couvent des Ursulines, et c'était dans cette maison même où elle avait pour compagnes d'étude quelques jeunes Huronnes et Iroquoises, qu'une illustre canadienne, Mademoiselle Louise Elizabeth Joybert de Marsan, plus tard Madame la Marquise de Vaudreuil, puisait cette excellente édu-

---

\* De St. Valier, 2<sup>e</sup> évêque du Canada.

cation, et ces manières distinguées qui devaient en 1708 faire tomber sur elle le choix de Madame de Maintenon pour ce poste important. Ainsi le Canada, à son berceau, envoyait à la France des *précepteurs* pour les fils de ses rois. “ Il se trouve dans les archives de la marine, dit l’Histoire des Ursulines, plusieurs lettres de la marquise (de Vaudreuil) adressées au ministère, en faveur de ses amis, particulièrement de la famille Lajemmerais. . . . Par cette correspondance on voit qu’une demoiselle, née à Québec, et élevée en partie sur les rives du St. Laurent, n’était en rien inférieure aux plus spirituelles dames de ce temps.”

Quelques mois seulement après la représentation de la petite pièce littéraire dont il vient d’être parlé, le chevalier Phips faisait le siège de Québec. Un des boulets lancés par son escadre entra dans le monastère par une fenêtre, et alla tomber au pied du lit d’une des pensionnaires. Un autre emporta le coin du tablier d’une des religieuses. Et c’est ainsi qu’à cette époque non-seulement les guerriers, mais aussi les femmes et les jeunes filles de notre ville savaient passer, en quelques semaines, des émotions et des applaudissements du théâtre au fracas des sièges et des batailles.

Si je me suis arrêté de préférence à ce souvenir littéraire de 1690, il ne faut pas croire pourtant que les Ursulines n’en étaient qu’à leur début dans ce genre de représentations. Dans la notice consacrée à Mademoiselle Leber, qui entra au pensionnat en 1674, on voit que même avant cette dernière date, il

était en usage dans ce convent " tant pour cultiver la mémoire des enfants, et la remplir de bonnes choses, que pour leur donner de la grâce dans le port et les mouvements extérieurs," de leur faire apprendre par cœur " quelques pièces pastorales ou autres pièces de dévotion." Plus loin on lit : " ces petits drames moraux et religieux ont toujours été en usage dans notre maison, et nous trouvons encore au monastère d'anciens manuscrits, en prose et en vers, composés pour diverses circonstances, comme une cinquantième année de profession religieuse, le retour d'un pasteur, etc."

Dans le même livre que je viens de citer se trouvent les noms des demoiselles canadiennes qui puisèrent leur éducation aux Ursulines de 1667 à 1700 ; on ne saurait se défendre d'un bien légitime orgueil en parcourant cette liste de noms si nobles et si distingués. Ce sont les demoiselles de Musseaux, du Tilly, de Lanaudière, de Comporté, du Pny, de Lotbinière, de Rochebelle, de la Chenaye, de Brisay, de Denonville, de Bécancourt, de Grandville, de la Fontaine, de Branssac, de Xaintes, de Contrecoeur, de Cressé, Juchereau de St. Denis, de St. Simon, d'Ailleboust, de Lamothe-Cadillac, de Sanson, de la Gardière, de la Lande, de St. Amand, de la Garenne, de St. Romain, de la Marque, de Villeneuve, et une foule d'autres.

Ne croirait-on pas vraiment assister au dénombrement d'un des premiers couvents de France? Ne dirait-on pas qu'une partie de la noblesse française

s'était donné rendez-vous sur les bords du St. Laurent ?

C'est donc dans les archives de nos collèges et dans celles de nos convents que le futur historien de notre littérature devra aller chercher les prémices de nos muses canadiennes.

A part ces essais, éclos à l'ombre des cloîtres, il a paru dans le cours des 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècles un grand nombre de lettres, de mémoires et d'annales qui sont de la plus haute importance pour l'histoire du Canada ; mais pour retrouver des échantillons purement littéraires, il faut se rendre jusqu'au milieu du 18<sup>e</sup> siècle, et alors on tombe en plein dans le domaine de la chanson.

L'espace de temps compris entre les années 1750 et 1760 a été pour notre pays une des périodes les plus fécondes en grands événements ; on pourrait l'appeler l'époque chevaleresque du Canada. Ce long intervalle n'a été pour nous qu'une suite de combats continuels et acharnés contre des ennemis nombreux et puissants. Aussi les écrivains français, arrivés à cette époque de notre histoire, qui est aussi la leur, sont-ils fiers d'y trouver un ample dédommagement à l'abaissement qu'avaient subi les armes françaises en Europe. Écoutons M. Marmier :

“ Je ne crains pas de dire que l'histoire de nos dernières batailles dans le Canada est une des pages les plus glorieuses de nos annales militaires, et que

jamais peut-être on ne vit une si faible population se défendre avec tant d'opiniâtreté, pendant plusieurs années, contre des armées considérables, et remporter tant de victoires."

Malgré la faiblesse de leur nombre, malgré la disette, malgré les privations et les misères de toutes sortes, les Canadiens comptèrent leurs victoires par le nombre de leurs combats. Ces émotions soutenues étaient plus que suffisantes pour exciter la verve de nos guerriers, et il est éclos alors, si l'on en croit le souvenir des anciens, un nombre considérable de chansons. Malheureusement, la plupart de ces chansons sont aujourd'hui oubliées et perdues, et c'est avec beaucoup de difficultés que j'ai pu retrouver les suivantes, qui sont toutes inédites, je crois, à l'exception de deux.

Une d'elles fut composée à l'occasion de la prise du fort Oswégo, ou Chouayen. On connaît ce beau fait d'armes d'Oswégo, où 3,000 français, canadiens et sauvages, commandés par Rigaud de Vaudreuil, enlevèrent en quelques heures le fort de ce nom situé sur le lac Ontario. Les ennemis, après avoir perdu leur commandant et 150 hommes, tués et blessés, déposèrent les armes, et se constituèrent prisonniers de guerre. Ivre de gloire, un des héros de Vaudreuil composa le dialogue suivant, satire impitoyable, dans laquelle l'auteur se sert cruellement du fouet de Juvénal.

AIR :—*“ Aussitôt que la lumière.”*

LE FRANÇAIS.

Anglais, le chagrin t'étouffe,  
Dis-moi, mon ami, qu'as-tu ?  
Tes souliers sont en pantouffe,  
Ton chapeau z'est rabattu,  
As-tu quelque maladie  
Que tu n'oses découvrir ?  
Apprends-le moi, je t'en prie,  
Car je pourrais te guérir.

L'ANGLAIS.

Une mauvaise pituite  
Qui m'a tombé sur le cœur  
M'assure que dans la suite,  
Je ne mourrai qu'en langueur.  
N'as-tu pas quelque racine  
Qui puisse guérir mon mal ?  
Fais-moi prendre médecine  
Sans aller à l'hôpital.

LE FRANÇAIS.

Si tu veux faire merveille,  
Et te guérir comme il faut,  
Tu prendras une bouteille  
De la poudre de Rigaud,  
Trente dragées de Montcalme,  
De Villiers vingt-et-un grains,  
De Ligneris une dragme  
Te guériras pour certain  
Ou tu crèveras pour certain.

L'ANGLAIS.

Je vois bien que tu me railles,  
Tu ne me plains qu'à demi,  
Tu m'arraches les entrailles  
Me citant mes ennemis ;

Tu me parles en ironie  
 Sous le masque d'Arlequin,  
 Je vois ton subtil génie . . .  
 Tu veux parler de Chouayen.

## LE FRANÇAIS.

Quoi ! l'a-t-on pris cette place,  
 Qui est d'un si grand renom,  
 Fortifiée sur toute face  
 De mortiers et de canons ?  
 Environnée d'une voûte  
 Faite en forme de lambris,  
 Et gardée d'une redoute  
 Qui te mettait à l'abris.

## L'ANGLAIS.

Il est vrai qu'en Angleterre  
 Nous avions toujours compté  
 De vous renverser par terre  
 Mais nous nous sommes trompés,  
 Car vous avez tant d'adresse  
 Et vos coups portent si bien,  
 Les uns tuent, les autres blessent,  
 Et les nôtres ne font rien.

Carillon est une des plus belles victoires dont notre histoire militaire fasse mention. Pendant plus de six heures, 3,600 français et canadiens soutinrent une lutte victorieuse contre 15,000 soldats anglais, et les forcèrent à une retraite ou plutôt à une fuite honteuse. C'est à propos de cette bataille que Montcalm écrivait à un de ses amis : . . . " Quelle belle journée pour la France ! . . . Ah ! quelles troupes, mon cher Doreil, que les nôtres ! je n'ai jamais rien vu de pareil."

Le souvenir de cette belle victoire se perpétue au milieu de nous par le vieux drapeau de Carillon, tout

troué de balles et déchiré en lambeaux, qu'il nous est donné de vénérer encore une fois l'an, comme une relique précieuse, à chaque anniversaire de notre fête nationale, la Saint Jean-Baptiste.

Une tradition populaire rapporte que durant les six assauts consécutifs qui furent repoussés par les Français à Carillon, une femme vêtue de blanc se tenait constamment au-dessus du fort pour encourager les soldats de Montcalm.

La chanson qu'on va lire fut composée pour immortaliser le souvenir de cette grande victoire.

#### LE CARILLON DE LA NOUVELLE-FRANCE.

Messieurs, quand nous avons appris  
 Vos pompeuses approches  
 Il est vrai, nous n'avons pas pris  
 De flambeaux ni de torches ;  
 Mais pour bien mieux vous honorer  
 D'abord nous avons fait sonner  
 Le carillon (*bis*) de la Nouvelle-France.

On dit que le cérémonial  
 Vous parut incommode  
 C'est Vaudrenil, notre général  
 Qui l'a mis à la mode ;  
 Car dès qu'on voit de vos soldats  
 Il veut qu'on sonne à tour de bras  
 Le carillon (*bis*) de la Nouvelle-France.

Vous vous plaignez que tous nos airs  
 Vous écorchent l'oreille,  
 Cependant ces brillants concerts  
 Succèdent à merveille ;  
 Montréal en marque les accents  
 Et ses troupes les contre-temps  
 Du carillon (*bis*) de la Nouvelle-France.

Vous espériez dans notre fort  
 Manger une salade  
 Nous vous avons servi d'abord  
 Une fine poivrade,  
 Vous la trouviez d'un si haut goût  
 Que vous n'entendiez plus les coups  
 Du carillon (*bis*) de la Nouvelle-France.

Vous avez bien senti les sons  
 Différents de nos cloches,  
 Pour en distinguer tous les tons  
 Vous étiez un peu proches.  
 Il ne fallait point avancer  
 Quand vous avez vu commencer  
 Le carillon (*bis*) de la Nouvelle-France.

Vous n'avez pas vu le plus beau  
 De nos cérémonies  
 Si les troupes qu'avait Rigaud  
 Se fussent réunies  
 Vous eussiez vu le Canadien  
 Sauter et joindre le tocsin  
 Au carillon (*bis*) de la Nouvelle-France.

Vous avez dans ce jour perdu  
 Vos chapeaux et vos tuques  
 Si les Indiens eussent paru  
 Vous perdiez vos perruques  
 Vous eussiez crié, mais en vain,  
 L'on n'eut point arrêté le train  
 Du carillon (*bis*) de la Nouvelle-France.

## UN ANGLAIS.

Merci, messieurs, de vos honneurs  
 Laissons les railleries  
 Le diable emporte les sonneurs  
 Avec les sonneries !  
 Quand tout le monde est déconfit  
 L'on n'a pas tort de crier : fi !  
 Du carillon (*bis*) de la Nouvelle-France.

Comme on le voit, le calembour ne pouvait être mieux soutenu.

Les deux chansons suivantes composées à la même époque, furent envoyées le 20 octobre 1758, par la mère Sainte Hélène, supérieure de l'Hôtel-Dieu, à une de ses amies à Rouen.

Avec raison  
Le roi George aura l'humeur noire,  
Avec raison  
Il se fâchera tout de bon,  
Quand il apprendra la victoire  
Dont le Canada se fait gloire  
Avec raison.

---

Le Français comme l'Anglais  
Prétend soutenir ses droits  
Voilà la ressemblance ;  
Le Français par équité,  
L'Anglais par duplicité,  
Voilà la différence.

L'Anglais fait des prisonniers,  
Nous en faisons par milliers,  
Voilà la ressemblance ;  
Le Français les traite bien,  
Et l'Anglais les traite en chien,  
Voilà la différence.

Il nous a pris des vaisseaux,  
Nous lui prenons des châteaux,  
Voilà la ressemblance ;  
Il nous rendra notre bien  
Et nous garderons le sien,  
Voilà la différence.

Chouayen vaut Beauséjour  
Chacun triomphe à son tour,  
Voilà la ressemblance ;  
Mais, vis-à-vis Port Mahon  
Qu'a-t-il à mettre de bon,  
Voilà la différence.

L'Anglais cherche des lauriers,  
 Autant en font nos guerriers,  
 Voilà la ressemblance ;  
 Les Français en font amas,  
 L'Anglais n'en moissonne pas,  
 Voilà la différence.

Cette dernière n'est que l'imitation d'une chanson française composée en 1757 sur les Maréchaux d'Estrées et de Richelieu :

Nous avons deux généraux  
 Qui tous deux sont maréchaux  
 Voilà la ressemblance,  
 L'un de Mars est le favori  
 Et l'autre l'est de Louis  
 Voilà la différence, etc.

Ces quatre chansons sont loin, sans doute, d'être irréprochables sous le rapport du style et de la poésie. Mais, tels qu'ils sont, ces bouts-rimés ne manquent pas d'une certaine *poivrade* et annoncent une teinte littéraire assez prononcée. Ils sont dus probablement à la plume de quelques officiers, joyeux lurons, qui avaient eu l'avantage de courtiser un tant soit peu les muses dans leur jeunesse, et qui charmaient les ennuis du bivouac par ces refrains improvisés entre deux combats. Mais les simples soldats de leur côté, ne restaient pas en arrière ; eux aussi avaient leurs bardes, et voici trois chansons qu'ils composèrent à propos des mêmes événements ; je les transmets telles que je les ai reçues.

Une d'elles a trait à la fameuse victoire de la Monongahéla, autrement dite, par les Canadiens d'alors, *Malengueulée* ou *Belle Rivière*.

Cette bataille dura cinq heures, et fut engagée et soutenue par 250 Canadiens et Sauvages, commandée par M. de Beaujeu, contre 2000 soldats anglais et miliciens des Etats-Unis, ayant le général Braddock à leur tête. M. de Beaujeu fut tué un des premiers, et fut remplacé par M. Dumas. Les Canadiens ne perdirent qu'une quarantaine d'hommes, les Anglais 1300 et 63 officiers sur 86. " Le carnage, dit M. Garneau, avait été presque sans exemple dans les annales de la guerre moderne." Washington, alors colonel, fut le seul de ceux qui combattaient à pied, qui ne fut pas mis hors de combat. Il écrivait à propos de cette honteuse défaite : " Nous avons été battus, honteusement battus par une poignée de Français.... "

AIR :—*Monsieur le chevalier de Puizais.*

Courrier, qu'y a-t-il de nouveau ?  
 Tu me parais troublé du cerveau !  
 A te voir tu me parais tout rêvant,  
 Explique-moi ces nouvelles promptement ;  
 Je n'ai point trop de bonnes nouvelles,  
 Quoi ! les Français ont-ils gagné la querelle ?  
 Sur la Belle-Rivière ai-je perdu,  
 Tous mes soldats s' sont-ils bien défendus ?

Ah ! mon Roy, vous saurez pour vrai,  
 Nous sommes battus des Français,  
 Braddock, notre puissant général,  
 Au lieu de donner a reçu la balle,  
 Sans jamais avoir vu personne,  
 C'est que beaucoup et peu l'étonne ;  
 Parmi ces bois et ces verts feuillages,  
 Etaient cachés et Français et Sauvages.

Comment l'affaire s'est-elle passée ?  
 Dis-moi au juste la vérité ;  
 Se sont-ils toujours battus dans le bois ?  
 Mes troupes ont-elles reculé quelques pas ?  
 Ah ! dis-moi donc qui a eu le plus d'avantage,  
 De mes Anglais, des Français ou Sauvages ?  
 Les Français avaient-ils le vent sur nous ?  
 Dis-moi comment nous avons eu le dessous.

Pour vous dire la vérité,  
 Aurait fallu s'y être trouvé,  
 Mais je vous dirai bien pour le présent,  
 Que c'est la faute du commandant,  
 Car dans le temps que les Français attaquent  
 Tous vos soldats étaient qui faisaient halte,  
 Et quoique tous en bataille rangés,  
 Ni plus ni moins a fallu reculer.

Le feu a-t-il duré longtemps ?  
 Ai-je perdu bien de mes gens ?  
 Tous mes équipages et tous mes chariots  
 Se sont-ils rendus d'un pareil assaut ?  
 C'est qu'ils n'ont pas fait jouer l'artillerie,  
 Mes bombes et grenades ne leur ont pas servi,  
 Tous mes officiers ont-ils bien travaillé,  
 S'ils sont-ils battus en vaillants guerriers ?

Tous vos mortiers et tous vos obusiers  
 N'ont servi qu'à nous embarrasser,  
 Vos bombes et grenades, mortiers et canons,  
 Sont à présent à ce grand Roy Bourbon.  
 Vous pouvez dire : adieu la Belle-Rivière  
 Et sans compter ce qu'il nous en coûtera  
 Encore, peut-être ne l'aurez-vous pas.

Oh ! adieu donc, tout est perdu  
 Puisque je suis toujours battu,  
 Je n'en suis pas quitte pour vingt millions  
 De mes bombes et grenades, mortiers et canons  
 De mes soldats, aussi de mes familles,  
 C'est qu'au cœur ils m'enlèvent la vie,  
 J'aimerais mieux me tenir en repos  
 Que de tout perdre et de payer l'écot.

Cette vilaine prose serait de force à épouvanter M. Jourdain lui-même ; et pourtant si, par impossible, l'histoire de la bataille de la Monongahéla se fût perdue, on pourrait en reconstituer les principaux événements, rien qu'à l'aide de cette chanson. Ainsi, il est parfaitement vrai que les Canadiens et Sauvages profitèrent admirablement des accidents du terrain, en se mettant à l'abri " parmi ces bois et ces verts feuillages ; " et c'est pour cela sans doute, que " Braddock, notre puissant général, au lieu de donner, a reçu la balle, *sans jamais avoir vu personne.*" Plus loin, la chanson dit : " Car, dans le temps que les Français attaquent, tous vos soldats étaient qui faisaient halte : " c'est précisément ce qui est arrivé. En effet, Braddock s'avancait dans le dessein de surprendre le fort Duquesne, gardé par Contrecoeur ; et ce fut à quelques milles de ce fort que le général anglais rencontra sans s'y attendre le moins du monde, cette petite troupe héroïque, commandée par de Beaujeu, et que Contrecoeur envoyait à sa rencontre. Aussi, la première décharge des Canadiens eut-elle pour effet de mettre la confusion dans les rangs des Anglais, surpris par cette attaque imprévue.—La chanson ajoute : " Et quoique tous en bataille rangés, ni plus ni moins a fallu reculer." C'était ainsi que s'avancait Braddock, qui avait la manie de vouloir transporter en Amérique, au milieu des forêts, la discipline et la stratégie européennes. Aussi, y a-t-il dans ces mots non-seulement une observation tout-à-fait conforme à la vérité historique, mais encore

une petite pointe d'ironie ; car, les Canadiens, habitués à une guerre d'embuscades, ne manquaient pas de rire de ces parades en bataille rangée.

Tous vos mortiers et tous vos obusiers  
N'ont servi qu'à nous embarrasser,  
Vos bombes et grenades, mortiers et canons,  
Sont à présent à ce grand Roy Bourbon.

Ces faits encore sont de la plus grande exactitude ; voici ce que dit M. Garneau. “ Les Français firent un immense butin. Les bagages des vainqueurs, leurs vivres, quinze bouches à feu, une quantité considérable d'armes et de munitions de guerre, la caisse militaire, les papiers du général Braddock tombèrent entre leurs mains ; ces papiers dévoilèrent les projets de l'Angleterre, et le duc de Choiseul les adressa dans un mémoire aux diverses cours de l'Europe.”

Le vent était aux dialogues. En voici encore un entre Montcalm et le colonel Monroe, à propos de la prise du fort William-Henri.

Quel est ce guerrier invincible  
Qui vient à grands pas pour me voir ?  
De parole il est invincible,  
En disant qu'il prétend m'avoir,  
Croit-il faire cette année ici,  
Faire ce qu'il a fait l'autre,  
A Chouayen il nous a surpris,  
Mais ici nous sommes avertis.

Je suis de Montcalm, sans doutance,  
Qui viens pour te voir aujourd'hui,  
Pour toi il n'y a plus d'espérance,  
Dans quelque temps tu seras pris.

Mes Français d'un cœur animé,  
Vont devant toi bientôt paraître,  
Mes Sauvages et mes Canadiens,  
Qui tous font leur devoir très bien.

Je sais que tes Français sont braves,  
Tes Sauvages et tes Canadiens,  
Mais plutôt que d'être esclaves  
De me rendre il n'en sera rien.  
J'ai des mortiers et des canons,  
Un retranchement imprenable,  
Des bombes, boulets à foison,  
Toutes sortes de munitions.

Je me moque de tes menaces,  
De tes mortiers, de tes canons,  
.....  
.....  
J'ai des canonniers très savants  
Qui te feront des politesses ;  
Crois-moi, ne fais pas le vaillant  
Tu es à moi dans peu d'instants.

Allons, Français, prenons courage,  
Faites donc voir votre valeur,  
Faites des Anglais un carnage,  
Montrez que vous avez du cœur.  
Tirez, bombardez, canonnez,  
Ecrasez, mettez tout en cendres ;  
Sous les drapeaux du grand Bourbon,  
Faites éclater son grand nom.

Que chacun montre ici son zèle  
Pour ailer ouvrir la tranchée  
Qu'il s'arme de pioche et de pelle  
Pour travailler de tous côtés.  
Que l'on pose toutes les batteries,  
Mortiers, bombes et caronades,  
Afin que tout l'artillerie  
Joue pour la gloire de Louis.

Ah ! je vois bien que je me meurs,  
Je suis dans la consternation,  
Je vois les Français tout à l'heure  
Envahir tous mes bastions.

Déjà mes Anglais étonnés  
 Ne savent où prendre asile  
 Je crois qu'il nous faudra céder  
 Demandons à capituler.

Ah ! grand Montcalm, que de carnage !  
 Vous détruisez tous mes Anglais,  
 Suspendez donc votre courage,  
 Et pardon, messieurs les Français,  
 Délivrez-nous donc, s'il vous plaît,  
 De la fureur de vos Sauvages,  
 Nous vous demandons simplement,  
 Les honneurs de guerre seulement.

Oui, je t'accorde ta demande,  
 Mais il faut que tu sache' aussi  
 Que dans trois mois il faut me rendre  
 Tous les Français que tu m'as pris ;  
 Et pour plus grande sûreté,  
 Je retiens douze officiers braves.  
 Dès maintenant tu peux partir,  
 Et de longtemps ne revenir.

Je ferai encore mon possible  
 Pour t'exempter de la fureur  
 De mes Sauvages intrépides,  
 De mes Français pleins de valeur.  
 Mais souviens-toi qu'il ne faut pas,  
 Narguer les troupes de Louis Quinze ;  
 Montcalm caresse tes cantons,  
 A coups de bombes et de canons.

Encore une fois, cette poésie, puisque poésie il y a, n'est pas belle, il s'en faut. Cependant, qui l'eût cru ? cette chanson vient contribuer puissamment à éclairer les esprits sur la nature d'un grave débat qui a occupé toute la presse du Canada, et celle des Etats-Unis, il n'y a encore que quelques mois.

On se rappelle sans doute que dans un discours qu'il a prononcé au lac George, dans le cours de cette

année, le ci-devant Major-Général McClellan, plus tard candidat malheureux à la présidence américaine, et aujourd'hui directeur d'une compagnie de chemin de fer, a cru devoir insulter gravement à la mémoire de Montcalm par les paroles suivantes :

“ Après avoir vaillamment défendu les remparts aujourd'hui ruinés du fort William-Henri, vos aïeux ont mouillé de leur sang la place que vous occupez en ce moment ; ils ont été égorgés dans une boucherie *qu'avait autorisée la cruelle apathie de Montcalm.*”

Cette atroce calomnie fit le tour de la presse américaine. La *Tribune* de Chicago, cependant, et le *Messenger Franco-Américain* s'empressèrent de venger la mémoire de Montcalm ; et les journaux du Canada, le *Canadien* surtout, par la plume de M. Le-moine, ne manquèrent pas de démontrer, documents en main, dans quelle étrange erreur était tombé *le jeune Napoléon*. Eh bien ! cette piètre chanson composée sans nul doute par un témoin oculaire de la prise du fort William-Henri, vient corroborer pleinement tout ce qu'ont écrit les défenseurs de Montcalm : qu'on relise les trois premiers vers de la dernière strophe :

Je ferai encore mon possible  
Pour l'exempter de la fureur  
De mes sauvages intrepides, etc.

Au reste, c'était là la conduite invariable des commandants français et canadiens. Au moment même où j'écris ces lignes j'ai devant moi quatre documents ori-

ginaux, encore inédits, dont deux sont de la main de Ligneris, un de celle de Contreccœur, et le quatrième est signé par Dumas ; ces quatre documents sont des ordres militaires donnés aux frères Baby, officiers de milice.—L'un d'eux se termine par ces mots :

..... “supposé qu'il fasse des prisonniers, il fera tous ses efforts pour empêcher les sauvages d'exercer à leur égard aucune cruauté.”

L'autre :

..... “ils engageront de tout leur pouvoir les sauvages à les traiter avec beaucoup d'humanité et à n'exercer à leur égard aucune cruauté.”

L'ordre de Contreccœur se termine comme suit :

..... “et d'empêcher les sauvages d'user d'aucune cruauté à l'égard des prisonniers qu'ils pourraient faire.” \*

Enfin celui de Dumas :

..... “il emploiera surtout tous ses talents et le crédit qu'il a sur les sauvages qu'il conduit pour les empêcher d'user d'aucune cruauté sur ceux qui pourront tomber entre leurs mains.”

#### DÉFAITE D'ABERCROMBIE A CARILLON.

Ce fut par un beau samedi,  
En mil sept cent cinquante huit,  
Que les Anglais ont fait attaque  
Sur les frontières de Carillon.  
Vivent nos braves bataillons !

---

\* Mémoires de famille de l'abbé Casgrain.

Vingt mille hommes il ont avancé,  
 Croyant nous épouvanter,  
 Croyant manger une salade  
 Dans les cantons de Carillon.  
 Vivent nos braves bataillons !

La salade qu'ils ont mangée  
 Était fort bien assaisonnée ;  
 Mais le vinaigre est un peu nigre  
 Dans les cantons de Carillon.  
 Vivent nos braves bataillons !

Ils ont avancé dans le fonds  
 Croyant y prendre nos vallons,  
 Mais grâce à nos canonniers  
 Trois de leurs barges furent coulées.  
 Vivent nos braves canonniers.

Pauvre roi Georg', te v'la foutu  
 Pour toi la bataille est perdue.

.....

## II

De 1760 à 1777.

Durant les premiers temps qui suivirent la prise de Québec et la cession du pays, il est assez probable que les officiers français et canadiens, d'extraction noble, pour la plupart, durent s'égayer plus d'une fois aux dépens de cette tourbe d'aventuriers anglais, de valets, de cabaretiers, de commerçants " méprisables principalement par leur ignorance " disait le gouverneur Murray, qui s'abattirent, comme une nuée sur le Canada. Bien des joyeux propos durent s'échanger sur leur compte, dans les manoirs des seigneurs cana-

diens, plus d'une chanson gaillarde fut sans doute improvisée à leur adresse. Mais, de tout cela, il ne reste plus rien, rien que les souvenirs purement historiques de ces temps malheureux.

Les premiers vers en langue française qui furent imprimés et publiés en Canada, et probablement aussi sur tout le continent américain, parurent sur la *Gazette de Québec* en 1765. C'est un couplet de huit vers malintentionnés, composé sans doute par quelque ennemi de notre origine, familier avec notre langue, et qui cherchait à fermer de cruelles blessures sans cesse ravivées par les souvenirs d'Oswego, de Carillon et de Sainte Foye.

Au reste, il appert que les malheurs de la guerre n'avaient pas eu pour effet d'éteindre chez nos pères le génie de la poésie, le goût de la chanson ; seulement, ces effusions lyriques étaient si piteuses, si chétives que la *Gazette de Québec*, en accusant réception d'une de ces pièces, le 28 juillet 1766, ne peut s'empêcher de dire :

“ Nous avons reçu une pièce soussignée *La Grand-Mère Canadienne*, mais elle est trop imparfaite pour pouvoir se publier, n'y ayant presque pas un mot d'orthographe pour la recommander, et n'étant pas lisible en plusieurs endroits. Nous serions charmés d'obliger la bonne mère, mais nous pensons que si nous l'exposions au public, habillée comme elle est à présent, ce serait un modèle peu digne d'être imité par des enfants, qui d'ordinaire, ont coutume de suivre l'exemple de leur mère.”

L'année suivante, (10 décembre 1767) une nouvelle note de la *Gazette* disait :

“ Nous avons reçu une fable si dépourvue de bon sens et de raison que nous ne l'avons pas jugée mériter une place dans cette *Gazette*.”

Cela n'empêche pas pourtant que douze mois avant cette date, au premier janvier 1767, le petit porteur de la *Gazette*, avait fait, dès le matin, sa ronde par les rues de la ville, et avait distribué aux *pratiques* (style du temps) une pièce de poésie anglaise et une chanson française. Cette chanson mérite d'être conservée et par les petits gazettiers, et par les abonnés. C'est la première *chanson du jour de l'an* en langue française publiée en Canada, et elle ne peut que rappeler une bien louable habitude consacrée par une tradition presque séculaire.

Sur l'Air : *Lon lan la derirette—Lon lan la deriry.*

Qu'on ne me parle plus de vers  
 Qu'ils soient bons ou bien de travers  
 Lon lan la derirette  
 La satire est du vers de gris  
 Lon lan la deriry.

Cependant, muse, inspire moi  
 Quelques couplets digne de toi—lon lan, etc.  
 Pour les étrennes d'aujourd'hui—lon lan, etc.

Du Cerceau pour l'impression  
 De ses ouvrages, ce dit-on,  
 Était de frayeur tout transi.

Son épître à son imprimeur  
 Est une preuve de sa peur  
 Quoique de son lecteur chéri.

Je redoute comme la mort  
 Sans comparaison même sort  
 Et d'avoir l'air d'un premier pris.

Concilions pour nos projets,  
 Les anciens, nouveaux sujets,  
 Réunissons tous les esprits.

De par Apollon mandement  
 Divertissons-nous sagement,  
 Ne disons que du bien d'autrui.

Imitons notre gouverneur,  
 Il est toujours de bonne humeur  
 Avec les grands et les petits.

Mais lorsqu'il ne fait pas du bien  
 Il compte ce jour-là pour rien,  
 C'est le Titus de ce Païs.

Mes pratiques, bon jour, bon au :  
 Si vous m'en désirez autant  
 Pour le recevoir me voici.

Le 14 Avril 1768 apparaît la chanson suivante avec  
 le titre prétentieux de :

### CHANSON NOUVELLE ! TOUTE NOUVELLE !

*SUR L'AIR :--Lon Lan la derirette, lon lan la deriry.*

Helas ! pourquoi tant de fracas ?  
 Il n'y a pas de mal à cela,  
 Tout se passe entre bons amis.

Est-ce un chagrin momentané,  
 Qui doit rendre l'air refrigné ;  
 Il faut bien prendre son parti.

Un grand malheur est arrivé  
 Sans avoir pu y remédier ;  
 Tous les cœurs en sont attendris.

Vous qui aimez la critique  
 Ne soyez pas satyrique,  
 Si vous voulez avoir des amis.

La satire que redoutait tant ce faiseur de mauvais vers ne se fit pas attendre. Elle se trouve sur le numéro suivant de la Gazette, et se chante encore sur l'éternel air : " Lon lan la derirette," qui paraît avoir été alors fort à la mode.

Du Pinde insipide erapeau,  
Pourquoi te troubler le cerveau,  
Pour nous ennuyer tous ainsi ?

Est-ce pour instruire un chacun  
Que tu n'as pas le sens commun ?  
Cela se voit par tes écrits.

Peux-tu présenter pour chanson,  
Des mots assemblés sans raison,  
Et de se rencontrer surpris ?

L'orthographe et l'élosion,  
Le sens, la rime, la liaison,  
Tout enfin à la gêne est mis.

On connaît le faible qu'ont toujours eu les écoliers pour la versification ; c'est au point qu'il serait difficile de trouver un élève de Seconde ou de Rhétorique qui n'ait pas rêvé, au moins une fois dans sa vie, son Iliade ou son Enéide. Heureusement que la règle des collèges est là pour mettre un frein à la fureur de ces flots poétiques ; sans quoi les muses passeraient mal leur temps. Pourtant, toute règle, même la plus rigide, doit savoir fléchir dans certaines circonstances solennelles, et la règle des collèges ne saurait faire exception à cette loi générale. C'est pour cela, sans

doute, que la *Gazette de Québec* du 25 janvier 1770 nous a conservé l'ode suivante :

“ Chantée au château St. Louis, par les étudiants du Petit Séminaire de Québec, à l'Honorable Guy Carleton, Gouverneur Général de Canada, à la Feste que Son Excellence a donnée le 18 de ce mois, à l'occasion de la naissance de la Reine.”

La discorde éteint son flambeau,  
Pallas au jour de sa naissance,  
Nous offre à tous sa bienveillance  
Et son pacifique rameau. .

Que chacun assis à son ombre,  
Goûtant les douceurs de la paix,  
Chasse de son cœur à jamais,  
Regrets et chagrins aux airs sombres.

Affreux compagnons de Vulcain,  
Cessez, cyclopes détestables,  
Par vos Foudres trop redoutables,  
De consterner le genre humain.

Ce Roi favori de Neptune,  
Qui règne et sur terre et sur mer,  
D'un païs dompté par le fer,  
Désire assurer la fortune.

C'est ce qu'annoncent ces éclairs,  
Ces feux, ces é-lats de tonnerre,  
Ces astres partis de la terre,  
Qui vont se perdre dans les airs.

Apprends donc en ce jour de fête,  
A ne plus déplorer ton sort ;  
Peuple, aux justes lois du plus fort  
Soumis par le droit de conquête.

Déjà les arts en liberté,  
Paraissant avec allégresse  
Dans le palais de la sagesse,  
Y sont reçus avec bonté.

A ces traits, reconnais l'ouvrage  
De ce gouverneur généreux,  
Qui consacre à te rendre heureux,  
Ses soins, ses biens, ses avantages.

Son nom ainsi que ses bienfaits  
Seront à jamais pour sa gloire  
Dédiés au temple de mémoire,  
Ciel ! comble pour lui nos souhaits.

Voici d'après la Gazette du 9 juin 1774 comment se célébraient alors ces fêtes à Québec :

“ Samedi dernier, anniversaire du jour de la naissance du Roi, les canons des remparts tirèrent à midi, et les troupes sous les armes sur la Place d'Armes, firent trois décharges de mousqueterie, et la soirée se termina en divertissements, particulièrement dans la Basse-Ville, où les négociants, avec une générosité loyale, achetèrent deux barriques de grosse bière, qui furent placées sur la place du marché, pour la populace, où quelques honnêtes matelots se régalerent fort joyeusement, en chantant des chansons loyales ; trois maisons sur la place du marché qui étaient illuminées leur donnant de la lumière.”

“ Et lundi au soir Monsieur le Lieutenant Gouverneur donna un Bal des plus splendides au château de Saint-Louis, à une assemblée nombreuse et brillante.”

*Quand on prend du galon, on n'en saurait trop prendre, et quand on fait des vers, on n'en saurait trop faire ;* aussi la verve des écoliers une fois mise en train, il devenait difficile de la brider. En conséquence une nouvelle ode fut “ présentée au général Guy Carleton, gouverneur général du Canada, par

les écoliers du Petit Séminaire de Québec, le 31 juillet, (même année), à l'occasion de son départ pour Londres."

Notre muse, en ce jour assez judicieuse,  
Ne vous invoque point, déités fabuleuses ;  
Du plus sincère amour, les vœux les plus ardents,  
Ne peuvent s'adresser à des dieux impuissans.

Que le ciel favorable  
Exauce nos souhaits,  
L'Océan formidable,  
Sous le flottant palais  
Qui porte la personne  
D'un chéri gouverneur,  
Du pays la colonne,  
Calmera la fureur.

Vous serez à la chaîne  
Dans vos sombres cachots,  
Vents fougueux dont l'haleine,  
Irriterait les flots :  
Le paisible zéphire  
Aura seul l'heureux sort  
De souffler, et conduire  
Carleton jusqu'au port.

Monarque respecté sur la plaine liquide,  
Qui portez au-delà vos conquêtes rapides,  
Finissez nos regrets, rendez-nous CARLETON ;  
Il grave dans nos cœurs vos vertus, votre nom.

Ce fut le dernier effort des écoliers de ce temps ;  
il y a lieu de s'en féliciter.

Parmi toutes les villes du Canada, Québec a toujours mérité d'occuper le premier rang pour son ardeur poétique, ainsi que pour le nombre et la qualité de ses poètes. Il ne faut donc pas être surpris de voir les Montréalistes ne se hasarder à gravir les sommets du Pinde qu'en 1773, c'est-à-dire, neuf ans après

les Québécois. Ce fut sans doute avec le dessein bien calculé de se distinguer de ses confrères et pour se donner une certaine allure originale, qu'un de leurs poètes crut devoir adopter une manière toute nouvelle d'imprimer ses vers,—composés“ à l'occasion du buste du roi, érigé sur la place d'armes de Montréal, le 7 octobre 1773.”

En voici le *fac simile* :

Tout est grand dans le roi, l'aspect seul de son . . . . . BUSTE,  
 Rend nos fiers ennemis plus froids que des . . . . . GLAÇONS,  
 Enrichi par la mer et par l'or des . . . . . MOISSONS.  
 On voit tout succomber sous son bras si . . . . . ROBUSTE.  
 Qu'on ne nous vante plus les miracles d' . . . . . AUGUSTE,  
 GEORGE de bien régner lui ferait des . . . . . LEÇONS,  
 Horace en vain l'égalé aux dieux dans ses . . . . . CHANSONS,  
 Rien moins que mon héros il était sage et . . . . . JUSTE,  
 Modeste sans faiblesse et ferme sans . . . . . ORGUEIL,  
 Tandis qu'aux gens de bien il fait un doux . . . . . ACCUEIL,  
 Contre l'impiété ses loix servent de . . . . . DIGUE.  
 Et d'un si vaste état conduisant les . . . . . RESSORTS,  
 Par le charme secret des grâces qu'il . . . . . PRODIGE,  
 Du prince et des sujets il forme les . . . . . ACCORDS.

Nous connaissons bien peu de chose sur l'histoire intime, sur la vie de famille des Canadiens-Français de cette époque. Ces petits détails qui nous font assister à la vie de chaque jour des personnages d'un autre âge, et qui sont jugés indignes de la gravité de l'histoire, sont consignés ordinairement dans des mémoires, ou dans des lettres particulières. Les premiers nous font presque complètement défaut; mais il existe, et en plus grand nombre peut-être, qu'on ne le pense, dans les anciennes familles du pays, des lettres précieuses et encore inédites, qui, par cela même qu'elles

n'étaient pas destinées à la publicité, et qu'elles ont été écrites avec le sans-gêne qu'on met dans ces compositions, offriraient aujourd'hui le plus haut intérêt.

La *Gazette de Québec*, le seul journal publié alors dans le pays, était d'une circonspection sans pareille. Ses pages sont remplies de nouvelles étrangères, et c'est à peine si l'on trouve par-ci par-là, un petit coin réservé aux nouvelles locales.

Cette circonspection était-elle commandée par quelque ordre supérieur ; ou bien la crainte de froisser et de perdre quelqu'un de ses 150 abonnés inspirait-elle à la Gazette cette sage retenue ? Ce qui est bien certain c'est que cette discrétion pour tous les événements qui concernaient le pays était parfaitement calculée de la part de ses éditeurs. Ainsi, en reprenant la publication de ce journal, en mars 1776, après quelques mois d'interruption occasionnée par le siège de Québec, le propriétaire, dans un "Avis au Public," ne semble connaître de moyen plus efficace pour ramener les pratiques au bercail de l'abonnement que de leur dire en toutes lettres que son journal a mérité le titre de "*la plus innocente Gazette de la Domination Britannique.*"

Ça et là cependant on rencontre quelques faits intéressants, quelques détails tout-à-fait curieux, qui peuvent nous donner une idée des mœurs et coutumes du temps. Voici une anecdote, par exemple, assaisonnée d'une petite joûte littéraire, qui ne manque pas de piquant.

Nous sommes au 8 janvier 1778, époque des fêtes et des visites du jour de l'an. Dans un cercle aussi restreint, les visites sont probablement terminées, mais les fêtes ne le sont pas encore. Transportez-vous en imagination à cette longue maison, connue aujourd'hui sous le nom de *Maison Rouge*, près la barrière Saint-Valier, et qui portait alors le nom euphémique de *Taverne de Menut*. C'est là que vous allez voir "le bal le plus splendide et le plus élégant souper;" car on y célèbre le troisième anniversaire de la victoire "remportée sur les rebelles dans leur attaque de cette ville" en 1775. Vous y rencontrerez "Son Excellence Messire Guy Carleton, ainsi que tous les messieurs qui ont servi sous lui pendant le siège. Messire Guy Carleton est accompagné de Mylady Maria, &c., &c." Enfin, vous comptez plus de deux cent trente personnes, tant dames que *messieurs*.

On danse jusqu'à minuit et demi, et à cette heure les dames sont conduites dans la chambre du souper "où le Sieur Menut montre de nouvelles preuves de ses talents supérieurs dans l'art de traiter, qu'il prétend, à juste titre, avoir sur ses pareils."

"Mais, ajoute la Gazette de Québec, lorsque nous rendons justice à son mérite, en qualité de cuisinier, nous souhaitons qu'il se renferme dans son état, la cuisine; car l'on ne peut certainement ajouter rien au repas qui fut servi aux dames par un valet crasseux, exactement habillé comme le bourreau dans la *Venise sauvée*, avec la différence considérable cepen-

dant, que l'un paraît toujours avec un tablier blanc et son bonnet, et l'autre justement le contraire."

Piqué au vif de cette verte semonce, le Sieur Menut répondait quelques jours plus tard, pour apprendre à l'imprimeur que

Un Cuisinier est par son art divin,  
Chéri Des grands, Des héros et Des belles,  
Et que le beau D'une fête immortelle  
Est D'être chantée en face du festin.

Si Dans son art il a bien réussi,  
Le Dieu Comus aura Soins de Sa gloire,  
Vous confondra et auteur et grimoire,  
Et le Public Dira dieu grand merci.

De vos pareils que voulez-vous qu'on pense,  
Dors-En-avant L'on en fera grand cas,  
Un auteur fade est un très-mauvais plat,  
Mis à la porte sera la récompense.

Malgré quelques fautes de détail, l'imprimeur ne manqua pas, sans doute, de trouver cette sauce très-piquante, d'autant plus que le cuisinier était resté scrupuleusement dans *son état* pour la préparer.

Le premier de ces bals commémoratifs du siège de Québec par Montgomery, eut lieu le 31 décembre 1776, et ils se continuèrent pendant plusieurs années.

C'est sans doute encore à cette époque de 1775 qu'il faut rapporter l'origine de cette chanson autrefois si populaire, et dont je n'ai retrouvé qu'un seul couplet,—peut-être parce qu'elle n'a jamais eu que celui-là.

Les premiers coups que je tirai  
Sur ces pauvres rebelles,  
Cinq cents de leurs amis  
Ont perdu la cervelle,

Yankee Doole, tiens-toi ben,  
Entends-ben, c'est la musique,  
C'est la gigue du Canadien  
Qui surprend l'Amérique.

Ce couplet a eu les honneurs d'une parodie : je me rappelle avoir entendu chanter les quatre derniers vers travestis de la manière suivante.

Yankee Doole tiens-toi ben,  
J'entends la musique,  
Ce sont les Américains  
Qui prenn't le fort Pique . . . . \*

On sait que le salut de Québec, à cette époque mémorable, et celui de tout le pays, fut dû presque entièrement à la bravoure des Canadiens-Français. Il y eut bien quelques divisions dans leurs rangs, divisions suscitées par le régime tyrannique auquel ils étaient soumis, mais malgré cela, l'histoire s'accorde à dire que ce furent les victimes qui sauvèrent leurs tyrans ; ce fut la première fois, non la dernière. Le gouverneur Guy Carleton le dit en toutes lettres, dans une réponse publiée sur la *Gazette*, à une adresse de félicitations que lui présentèrent “ les nouveaux et fidèles sujets de Sa Majesté en la ville de Québec, le 2 janvier 1777,” et dont suit la teneur.

“ Messieurs,

“ Je vous remercie de votre adresse qui me flatte d'autant plus qu'elle me prouve votre fidélité et votre attachement à votre très-gracieux souverain, et je par-

---

\* Nom donné autrefois à une partie du faubourg Saint-Jean.

ticipe sincèrement avec vous à la joie de cette journée que vous avez à jamais rendue célèbre par le courage et la fermeté que vous et vos concitoyens avez eus, qui seuls vous ont sauvés et vos familles de la ruine qui vous menaçait.”

Plusieurs Canadiens-Français se distinguèrent d'une manière toute particulière durant ce siège, entre autres Charland, les capitaines Chabot, Dumas, Dambourges, Marcoux, etc. Quant aux marchands anglais de Québec, nombre d'entre eux crurent devoir se retirer à l'île d'Orléans et dans les paroisses voisines. Voici au reste, quelques couplets d'une chanson qui montre bien quel était alors l'état des esprits.

AIR :— *Un chanoine de l'Auzerrois.*

J'entends quelquefois des faquins  
 Qui méprisent les Canadiens  
 Mais ce sont des vipères ;  
 Quand il a fallu batailler  
 Ils n'ont cherché qu'à reculer  
 Demi-tour en arrière ;  
 Et tous ces braves citadins  
 Sont fanfarons et bons à rien,  
     Bon, bon, bon,  
 Le bruit du canon  
 Leur vaut un bon clystère.

En temps de guerre ils sont cagnards,  
 En temps de paix ils sont bavards,  
 Jaloux et peu sincères.  
 Sans bravoure, sans loyauté  
 Ils déguisent la vérité  
 Par différent' s'histoires,  
 Et qui ne les connaîtrait pas  
 Les croirait tous propr's aux combats,  
     Bon, bon, bon,  
 Le bruit du canon  
 N'est pas pour eux la gloire.

Je méprise tous ces gens-là  
 Qui n'aiment point le Canada,  
 Et qui voudraient fair' croire  
 Que les habitants du pays  
 Ne sont loyaux qu'à demi,  
 Quand on sait le contraire.  
 Ce sont de méchants serviteurs  
 Qui cherch'nt à nous ravir l'honneur.

Bon, bon, bon,  
 Le bruit du canon  
 Les chasse en Angleterre.

Amis, prenons le verre en main  
 Remplissons-le de ce bon vin  
 Et répétons sans cesse :  
 A la santé de George Trois,  
 Buvons tous à lui trois fois trois  
 Ne craignons pas l'ivresse ;  
 Si quelqu'un vient à culbuter  
 Les plus vaillants pourront chanter

Bon, bon, bon,  
 Canon et flacon  
 Conduis'nt à la victoire.

La *Gazette de Québec* nous a fait assister plus haut à une fête officielle, et a mis sous nos yeux le tableau d'un bal de 1776, auquel assistaient Messire Guy Carleton et tous les messieurs qui avaient servi sous lui. C'est beaucoup, mais c'est *officiel* ! Ce n'est pas encore là cette vie de famille, cette vie d'intérieur que les mémoires, trop compassés, parce que la vanité de leurs auteurs les destine à la postérité, ne rendent qu'imparfaitement, quelquefois injustement, ou avec toutes sortes de réticences. Mais voici des lettres, de *vraies* lettres écrites sans cérémonie, *currente calamo*, et d'autant plus précieuses que la bonne vieille qui les a signées, malgré son beau nom, y déploie

une ignorance de l'orthographe....*adorable*, comme on dit aujourd'hui dans le beau langage. Madame Baby est du reste la première à rire de son défaut de grammaire, et quant à se torturer l'esprit pour se mettre en règle avec les participes, c'est sa moindre occupation. Elle a vraiment bien autre chose à faire. Après ses longues prières et les devoirs qu'elle rend sans cesse à Dieu, il n'y a à ses yeux qu'une seule occupation raisonnable en ce monde, c'est le *Loup*. Elle a peut-être raison; mais laissons-la causer elle-même :

“ 18 Mai 1778.....Monsieur de Cuisy doit te faire des charades à mon occasion au sujet du *Loup*. Il compte te dire que je leur dois à tous; c'est le contraire, ils ont peur de moi. Quand je dis: “ je joue,” ils pensent à un beau jeu, parce que j'ai des fiches et passes assez aisément....Si j'ai du profit, c'est pour les pauvres: j'ai fait cette promesse. C'en est assez pour ma vue et pour ma main qui ne fait que griffonner.”

Dans une autre lettre de la même année, elle écrit :  
 .....“ Comme Madame de Saint-Luc et Madame de Cuisy m'ont dit qu'elles ne voulaient plus jouer avec moi, parce que je jouais avec trop de bonheur et trop serré, et qu'elles ne voulaient pas perdre leur argent, de cette façon Madame de Beaujeu est hors du jeu comme moi, parce que quand elle jouait, Madame de Saint-Luc perdait. Elle dit à Madame de Beaujeu qu'elle était comme Madame Baby, qu'elle gagnait toujours, qu'elle ne voulait plus jouer avec

elle. Madame (de Beaujeu) lui fit réponse qu'elle serait bien dupe de jouer avec elle et avec Madame de Cuisy, que nous ferions notre partie ensemble, et que nous ne nous querellerions pas comme elles font. Madame Frémont était à cette querelle ; elle jouait avec elle. C'est Mademoiselle de Beaujeu qui l'a conté à Madame Macarty. C'est assez dire du Loup."

Au lieu de 1778, mettons 1864 ; au lieu du mot *Loup*, mettons le mot *Whist*, et l'on aura à peu de frais le tableau de certaines petites scènes auxquelles on peut assister sans aller à cent lieues de Québec.

L'extrait suivant d'une lettre datée du 11 Février de la même année (1778), et écrite par Madame Benoit, fille de Madame Baby, complète le tableau et donne encore un curieux aperçu de la société de Montréal à cette époque.

..... "Le voisinage de Monsieur et Madame de Cuisy est très agréable. Depuis le départ de Madame, nous avons établi une académie où on joue le tric, le loup, et le *wisk*. Les actrices sont Mesdames de Boucherville, de Beaujeu et de Saint Luc. Mr. de Cuisy, père, ne cède point sa place. Il n'y a que dix heures du soir qui lui fassent laisser les cartes".....

Un grand nombre des lettres écrites à cette époque se font remarquer par une faiblesse d'orthographe remarquable. En voici une de Contrecoeur, adressée

à M. Baby, qui bâta tout ce que l'on peut désirer en ce genre :

Au fort Duquesne, le 27 décembre 1757

Monsieur,

“ J'ai reçu deux lettres de Mr. votre père si ille vous êtes possible de venir hicy devant votre départ pour l'année \* vous me feriez grand plaisir pour vous montrer les lettres de M. votre frère nous avons parlé d'affaires touchées d'acquiescer avec vous quelque chevaux j'en ai jetés cinq des loups je joint à votre lettre celle que j'ai écrites au sieur Hamelin que l'on m'a rapporté je vous prie de lui donner jatan de moment à moment nos savages déchelés anglais les loups on donner l'anglaise et sa petite fille au sabbanaque il l'on m'écrit en attendant leur Jean je suis dans l'espérance de vous voir dans peu.” †

Grâce à l'émigration considérable des nobles Français et Canadiens, qui aimèrent mieux retourner en France après la cession du pays, que de rester en Canada sous une domination étrangère, les rapports les plus étroits continuèrent encore pendant quelque temps à lier la France à son ancienne colonie. ‡ C'est ainsi que la Gazette de Québec du 30 Novembre 1775, publie une complainte modeste, composée à l'occasion du sacre de Louis XVI, et envoyée de France à

\* Village des Chaouenons ou Loups, appelés par les anglais Mohicans.

† Je dois ces trois lettres à l'obligeance de M. l'abbé Casgrain, qui sur mes instances, m'a permis de les extraire de nombreux documents de famille, du plus haut intérêt et encore inédits.

‡ Un grand nombre de ces émigrés revinrent en Canada quelque temps après.

Québec. Cette complainte donne les détails les plus circonstanciés sur le sacre de Louis le Désiré.

## CHANSON NOUVELLE

SUR LE SACRE DE LOUIS XVI.

*Air nouveau.*

Chantons par réjouissance  
Le sacre et couronnement  
De notre Roi de France  
Car rien n'était plus charmant :  
Reims entre les autres villes  
Brillait comme un Paradis  
Hommes, Garçons, Femmes et Filles  
Étaient aux plus réjouis.

A vingt-un ans ce Monarque  
Fut sacré et couronné ;  
Qu'il nous a donné des marques  
De ferveur et de piété !  
A genoux devant l'Autel  
Il a consacré son cœur  
Par des sermens solennels  
A son divin créateur.

L'Archevêque de Champagne  
Bénissant avec respect  
L'épée du grand Charlemagne  
La donne à Sa Majesté ;  
Il lui pose sur la tête  
La grande couronne d'or.  
Quelle sainte et belle fête !  
Tous les cœurs sont en transports.

La sainte ampoule on apporte  
Le saint crême en même tems,  
Et on sacra de la sorte  
Notre Roi dévotement ;  
Sur les épaules et la tête !  
Aux mains et aux plis des bras  
Tout le monde est de la Fête  
Ducs et Pairs, Nonce et Prélats.

Ce roi digne de louanges  
 A la table du Seigneur  
 Aussi modeste qu'un Ange  
 A reçu son Dieu Sauveur ;  
 Et c'est sous les deux espèces  
 Qu'il reçut ce sacrement ;  
 Chacun pleurait de tendresse,  
 De joie, de contentement.

Le Roi donne à l'offrande  
 Un pain d'or, un pain d'argent,  
 Treize pièces d'or sans attendre  
 Pour l'offrir au Dieu vivant ;  
 Et en signe d'alliance  
 On lui mit l'anneau au doigt,  
 Car il épousa la France,  
 Ses églises avec leurs droits.

Quel bonheur pour notre France  
 Notre monarque est sacré ;  
 Nous n'aurons plus d'indigence  
 Car il va nous protéger ;  
 Il nous traitera en Père  
 Nous sommes tous ses enfants,  
 Qu'il est doux et débonnaire  
 Il nous aime infiniment.

Comme nouvelle preuve de cette relation intime qui existait alors entre la France et le Canada, voici quelques fragments d'une ode à Carleton, alors gouverneur du pays, et envoyée de France à Québec, à propos du départ de ce gouverneur pour l'Angleterre. Cette ode est extraite de la Gazette, à la date du 8 Août 1776.

L'iniquité lève la tête  
 Carleton, le glaive à la main,  
 Va dissiper cette tempête  
 Et rendre le temps plus serein.

Vils protecteurs de l'injustice  
 Présomptueux soutiens du vice  
 Tremblez enfin, juges de paix,  
 Carleton vient, j'entends sa foudre,  
 Ils sont déjà réduits en poudre  
 Ils ne reparaitront jamais

.....  
 .....  
 Mais dieux ! quels sinistres nuages  
 Jettent le trouble dans nos cœurs  
 Carleton . . . ce fatal voiage  
 Craignons le plus grand des malheurs.  
 Non . . . peuple, bannissons nos craintes  
 Mettons fin à toutes nos plaintes  
 CARLETON revient parmi nous ;  
 O Roi compatissant et tendre,  
 A nos vœux vous daignez le rendre,  
 Nos cœurs à jamais sont à vous.

### III

De 1777 à 1809.

Carleton emportait avec lui l'estime, sinon l'amour des Canadiens-Français. Son successeur, Haldimand, vieux militaire natif de la Suisse, ne signala son administration, ainsi que plusieurs autres gouverneurs après lui, que par les rigueurs les plus despotiques. Cependant, il ne faut pas s'étonner si l'on retrouve, et assez fréquemment, des chansons adulatrices à l'adresse de ces tyrans, des odes, etc., etc. La *Gazette de Québec*, suivant notre ami, M. Gérin, \* était subventionnée par les gouverneurs ; en outre, il entra dans

---

\* La Presse Canadienne, E. Gérin, 1864.

le programme de ce journal de donner\* “des choses d’un amusement général” et de présenter à ses lecteurs “occasionnellement ces sortes d’originaux en prose et en vers qui plairont aussi bien à l’imagination qu’ils instruiront le jugement.” Il est donc assez probable que pour rester fidèle à cet engagement, la *Gazette* reproduit assez souvent des poésies de commande, dont quelques-unes ont peut-être été fabriquées dans ses bureaux par les traducteurs chargés de la partie française du journal. C’est comme cela sans doute qu’on peut s’expliquer pourquoi la pièce suivante, une des mieux tournées de l’époque, fut adressée au général Haldimand, pour le premier jour de l’an 1779.

Non jamais, Haldimand, ma plume encore novice  
 A ménager les grands n’employa l’artifice.  
 Qu’un vain peuple, séduit par l’éclat des grandeurs,  
 Prodigue son encens aux frivoles honneurs,  
 Et poussant à l’excès la vile flatterie  
 Porte ses vœux outrés jusqu’à l’idolâtrie ;  
 Qu’il n’admire jamais que l’éclat d’un grand nom,  
 Mon cœur, mon jeune cœur, malgré l’illusion,  
 Ne s’est point abusé sur les grandeurs humaines ;  
 Il sait que ces grandeurs sont toujours incertaines.  
 J’admire les vertus qui décorent ton rang,  
 La magnanimité, la beauté de ton sang ;  
 Mais aussi vertueux la fortune volage  
 Eût pu ne point te faire un si noble partage :  
 Tu pus naître aussi bien le fils d’un laboureur.  
 . . . . .  
 Heureux, trois fois heureux, celui dont la sagesse  
 Accompagne le rang, les titres de noblesse !  
 Heureux qui, comme toi, joint à la dignité  
 Les sentiments d’honneur, de générosité ;  
 Un cœur toujours sensible, une âme secourable  
 Aux grandeurs où t’élève un destin favorable.

---

\* Voir le premier prospectus de la *Gazette de Québec*.

Voici encore quelques vers assez bien tournés à l'adresse de Henri Hamilton, à son départ pour Londres en 1785. Henri Hamilton avait été pendant quelque temps Lieutenant-Gouverneur du Canada.

C'en est fait, Hamilton, trop cher à la Province  
 Pour y rester ; tu pars ; qui l'ordonne ? Le PRINCE.  
 En vains nos cœurs pressés voudraient te retenir :  
 Le Roi parle ; on se tait ; il faut là s'en tenir :  
 Va, traverse les mers, et dis à ce grand Prince  
 Quels sujets il possède en cette humble Province.  
 Dis que tout ton bonheur en ces lieux reculés  
 Était de rendre heureux ces peuples isolés ;  
 Dis encore que remplis d'un respectueux zèle,  
 D'amour, de loyauté, que peut-être on lui cèle,  
 Ils formèrent toujours les vœux les plus ardents  
 Pour lui, pour son épouse et pour ses descendants ;  
 Mais pour toi que si vite une loi trop sévère  
 Enlève à ce pays où tu fus un bon Père,  
 Sache que tous les jours nos cœurs reconnaissants  
 Front à tes Autels pour t'offrir leur encens.

Pendant de longues années, en Canada, les chansons du jour de l'an constituèrent de véritables événements. Les poètes ne s'appelaient pas alors légion, et bien petit était le nombre de ceux qui osaient enfourcher Pégase. Aussi, attendait-on ces chansons avec impatience ; on ne se contentait pas de les lire, on les apprenait par cœur, on les chantait : honneurs, comme on sait, réservés aujourd'hui à bien peu de nos poètes. Celle du jour de l'an 1790 contient quelques vers assez joliment frappés.

.....  
 Pour moi, avec sincérité  
 Et sans compliments fades,  
 Je souhaite aux uns la santé  
 Parce qu'ils sont malades ;

Aux jolies filles des amants,  
 Aux amants la constance,  
 Aux affligés mille ugréments,  
 Aux plaideurs la patience.

Je souhaite à l'homme indigent  
 Des biens en abondance,  
 Au riche avare le tourment  
 D'une honnête dépense, &c.

Nous voici à l'époque de la Révolution Française ; et, comme on le pense bien, cette révolution fut loiu de rencontrer les sympathies des Canadiens. Si quelque chose même put les consoler de l'oppression que faisaient peser sur eux leurs nouveaux maîtres, ce fut bien la pensée d'avoir échappé, par une destinée toute providentielle, aux désastres de ce terrible événement. Aussi, les avertissements " Au peuple Français," les remontrances, les bons conseils sous forme d'odes, de chansons ne firent pas défaut. Les deux chansons qui suivent suffiront pour donner une idée du genre. Elles sont extraites de la Gazette de Québec, l'une en date du 3 Mars 1796, l'autre du 31 Décembre 1797.

#### AU PEUPLE FRANÇAIS (3 Mars 1796.)

AIR :—*Pauvre Jacques.*

Pauvre peuple, que ton sort est affreux !  
 Ne ressens-tu pas ta misère ?  
 Tyrannisé, je te vois malheureux  
 Depuis que tu n'as plus de père.

.....  
 D'hommes pervers éternel instrument  
 Tu vis au gré de leur caprice ;  
 Malgré tes maux et malgré tes tourments  
 Ne vois-tu pas leur artifice ?  
 Pauvre peuple, &c.

Ouvre les yeux, peuple, détrompe-toi,  
 Tes représentants sont des traîtres,  
 Tu n'es plus libre, eux seuls te font la loi,  
 Ils se sont érigés en maîtres.  
 Pauvre peuple, &c.

*Plus cinq autres couplets.*

En voici une autre sur le même sujet, composée  
 par un membre du club,\* (31 Décembre 1797.)

AIR : *Oui je suis soldat, moi.*

Braves miliciens,  
 L'honneur nous convie ;  
 Des français républicains  
 Sauvons notre patrie, (*bis*)  
 Du directoire impudent  
 Repoussons l'influence,  
 Qui cause dans ce moment  
 Les malheurs de la France.

Cette révolution  
 Qu'enfanta le vertige,  
 Malheureuse nation,  
 Ta fureur la dirige,  
 Braves miliciens, etc.

De tes cinq rois histrions  
 Tu sens la tyrannie,  
 Les préférer aux Bourbons,  
 Quelle est donc ta manie ?  
 Braves, etc.

Dans l'espace des 31 premières années de la domination anglaise, de 1760 à 1791, le Canada changea

---

\* Le Club Constitutionnel, association formée en 1791.

de constitutions quatre fois. La dernière qui lui fut octroyée fut une espèce de gouvernement représentatif, connue sous le nom de "Constitution de 1791." Avec elle, on vit éclore le système des élections, et avec les élections les *adresses* des Candidats aux électeurs. C'est dans les numéros de la *Gazette* de 1792 que s'étaient dans toute leur pompe les premiers documents de ce genre. En cela nous n'avons rien innové, et c'est encore aujourd'hui, comme à cette époque, le même ton, le même style, la même chatterie, les mêmes protestations de dévouement, d'amitié et le reste. Ainsi, ces adresses sont dédiées "*Aux libres électeurs de la Haute-ville de Québec !*" et elles débutent par les phrases obligées que l'on voit encore en tête des adresses de nos candidats de 1864 : "*Sollicité par mes amis de vous offrir mes services pour vous représenter, etc., etc.*" "Une autre : "*Invité par les sentiments que plusieurs d'entre vous avez exprimés en ma faveur, etc., etc.*"

A la date du 8 juin 1797, la *Gazette* publie une bonne chanson, imitée du *God save the King*, et composée à l'occasion de la naissance du roi George ; cette chanson porte la signature de *Louis Labadie*, maître d'école. C'est, j'ai lieu de croire, le premier de nos littérateurs qui ait eu la hardiesse d'apposer sa signature à la suite de son œuvre, sur les journaux.

Grand Dieu ! pour George Trois,  
 Le plus chéri des Rois,  
 Entends nos voix.  
 Qu'il soit victorieux,  
 Et que longtemps heureux  
 Il nous donne la loi,  
 Vive le Roi !

Sous le joug asservis  
 Que ses fiers ennemis  
 Lui soient soumis,  
 Confonds tous leurs projets,  
 Tous tes loyaux sujets  
 Chanteront d'une voix  
 Vive le Roi!

Daigne du haut des cieux  
 Sur ce roi glorieux  
 Jeter les yeux,  
 Qu'il protège nos lois!  
 Qu'il maintienne nos droits  
 Et répétons cent fois  
 Vive le Roi!

*Sept autres couplets.*

Au 31 Mai 1798, apparaît une chanson au-dessous du médiocre avec ce titre : “ Avis salutaire aux Français pour prévenir leur folle entreprise de vouloir débarquer en Angleterre.”

L'année 1799 fut féconde en chansons. Une des plus remarquables fut celle du Petit Gazettier pour le premier jour de l'an.

1<sup>ER</sup> JANVIER 1799.

Sur l'air :—*Eh! mais oui-da, &c.*

Aujourd'hui sans rancune  
 L'on va se visiter,  
 Et suivant la coutume  
 Maint laisser se donner ;  
 Eh! mais oui-da,  
 Comment trouver du mal à ça ?

Un ami pour vous plaire  
 Vous fait mille souhaits  
 Qui, quoique très sincères,  
 N'arriveront jamais  
 Eh! mais oui-da, &c.

.....  
 .....

Si pour payer mes peines  
 Un lecteur généreux  
 Par de bonnes étrennes  
 Veut couronner mes vœux,  
 Eh ! mais oui-da, &c.

Dans le cours de cette année, Bonaparte fut pris à parti, et on publia à son adresse un grand nombre de chansons. En voici une assez singulière à propos de la campagne d'Égypte :

21 FEVRIER 1799.

Que Bonaparte peu sage  
 En Égypte soit allé,  
 Que sans son hôte il ait compté,  
 Enfin qu'il ait fait naufrage,  
 Et qu'est-ce que ça m'fait à moi,  
 Quand je chante et quand je bois ?

Que ce conquérant d'Italie  
 A son tour se trouve conquis,  
 Que comme un sot il soit pris  
 Puis esclave en Arabe,  
 Et qu'est-ce que ça m'fait à moi,  
 Je ris de sa folie,  
 Et qu'est-ce que ça, &c.

Les Beys n'ont pas le cœur fort tendre,  
 De l'un d'eux il est serviteur ;  
 S'il arrive un tel malheur  
 A l'émule d'Alexandre,  
 Et qu'est-ce que ça m'fait à moi,  
 Je n'irai pas m'en pendre.  
 Et qu'est-ce, &c.

Tout héros n'a pas bonne mine,  
 Et je crois bien pour celui-là  
 Que sur la sienne on l'enverra  
 Sans hésiter à la cuisine,  
 Et qu'est-ce que ça m'fait à moi  
 L'emploi qu'on lui destine  
 Et qu'est-ce, &c.

.....  
 Que ce traitement peu civique  
 Fasse voir la vanité  
 De l'absurde liberté  
 De la moderne république,  
 Et qu'est-ce qu'ça m'fait à moi  
 Tout ce tragi-comique,  
 Et qu'est-ce que ça m'fait à moi  
 Quand je chante et quand je bois.

Dans le cours de la même année, il y eut à Québec et dans nos campagnes des fêtes et des réjouissances pour célébrer la victoire navale remportée par Nelson sur les Français à l'embouchure du Nil. Avec ces fêtes apparurent coup sur coup pas moins de quatre chansons dans lesquelles le Directoire et Bonaparte sont rudement mal menés. Je me contenterai de citer celle qui fut composée à Trois-Rivières.

AIR : *Je pense comme Grégoire.*

Le fameux Bonaparte  
 En Egypte est arrivé,  
 Mais qu'y va-t-il donc faire ?  
 Triste pays pour un corsaire  
 Puisqu'il n'offre aucun butin,  
 Puis à la fin  
 Ses troupes mourront de faim.

De Bruyeis l'ayant jeté  
 Sur ce rivage empesté  
 Se riait de sa misère,  
 Et pour Malthe le compère  
 Comptait au plus tôt cingler,  
 Sans s'égarer,  
 Surtout se désaltérer,  
 Disant aussi comme Grégoire :  
 J'aime mieux boire.

Il fredonnait sur ce ton,  
 Quand notre amiral Nelson  
 Vint lui rendre une visite

Dont il se croyait bien quitte  
 Et dont il se fut passé ;  
 Bon gré, mal gré,  
 Nelson l'a donc visité,  
 Mais tout autrement que Grégoire  
 Il a fallu boire.

*Deux autres couplets.*

Toutes les chansons composées à l'adresse de Bonaparte roulent sur le même ton.

Pour se rendre compte de cette haine aveugle qui s'attachait chez nos pères à tout ce que pouvait faire ce "Corse à cheveux plats," qui seul avait pu dompter la fougueuse cavale de Barbier, il faut se reporter à cette époque, et voir sous quel jour Napoléon était représenté. C'était un ogre, un tigre qui battait sa femme, ses officiers, tout ce qui l'entourait : laid, difforme, incestueux, coupable de tous les méfaits, espèce de monstre, tant au moral qu'au physique, que le ciel en sa fureur avait lancé sur la terre, tout exprès pour châtier les humains.

Il ne faut donc pas trop en vouloir à nos pères de ce qu'ils ont célébré par des fêtes publiques la victoire remportée par Nelson ; car, pour eux, les défaites des armées françaises étaient autant de victoires remportées sur la révolution, ou sur ce Bonaparte qu'on leur représentait comme le fléau de l'univers.

Etrennes du garçon de la *Gazette de Montréal*.

1<sup>ER</sup> JANVIER, 1801.

SUR L'AIR : *Des Fraises*.

Voici l'aimable saison  
 Où chacun se tourmente

Pour former à sa façon  
Des vœux qui répondent à son  
Attente, attente, attente.

Quand avec des compliments  
Il faut faire fortune,  
J'aimerais, je crois autant,  
Vouloir prendre avec les dents  
La lune, la lune, la lune.

Vous souhaiter des amis,  
Des biens en abondance,  
Sont des souhaits bien concis  
A faire dans l'année qui  
Commence, commence, commence.

D'Esculape et de Cujas  
Craignez les arts nuisibles ;  
L'un procure le trépas  
Et l'autre des embarras  
Terribles, terribles, terribles.

Si un lecteur généreux  
Par de bonnes étrennes  
Voulait couronner mes vœux  
J'en formerais de pompeux,  
Sans peine, sans peine, sans peine.

Jeu d'esprit, écrit en France, publié dans une gazette de la Virginie, et reproduit par la *Gazette de Québec*, 20 Déc. 1801.

Par les plus noirs complots le trône est. . . . A B C  
 Nous voyons le royaume en lambeaux. . . . D P C  
 Et sans aucun effort les parlements. . . . . K C  
 Du rang des livres saints la bible est. . . . . F A C  
 Et l'illustre clergé presque tout. . . . . D C D  
 Des mains des possesseurs tous les biens sont O T  
 La justice à l'intrigue a son bon droit. . . . C D  
 Tous les honnêtes gens n'ont plus qu'à se. . G T  
 Et dans la France enfin le mal seul. . . . . R S T  
 Souffrant d'un tel désordre on devient. . . . E B T  
 Mais, finissons, lecteur, en voilà bien. . . . A C  
 Car si l'on me découvre on va m'. . . . . X E Q T

M. Joseph Quesnel, venu de France en Canada, à la fin du siècle dernier, avait un véritable talent de poète. Pour s'en convaincre, il suffit de lire les divers échantillons de son savoir-faire qu'a reproduits le *Répertoire National*. A la date du 1er janvier 1805, je retrouve une *chanson du jour de l'an*, qui me paraît être de sa plume ; néanmoins, je ne saurais l'affirmer ; cette chanson, comme toutes celles qu'on vient de lire (à l'exception de celle de Louis Labadie) ne portant pas de signature. Il est donc presque impossible, aujourd'hui, de rendre à leurs véritables auteurs ces diverses compositions : il est même assez probable que quelques-unes de ces pièces, publiées à ces époques éloignées, et données comme des productions indigènes, ont vu le jour en France. Quoiqu'il en soit, voici cette chanson.

*AIR de la Boulangère.*

Couvrons de fleurs la faux du tems,  
 Ce vieillard trop agile  
 Ne nous dit pas combien d'instants  
 La Parque encor nous file ;  
 Mais on attend gaîment sa fin  
 Avec le Vaudeville  
 Et le vin  
 Avec le Vaudeville.

Pour calmer les tristes anleurs  
 Qu'allume en nous la bile,  
 Et pour adoucir les douleurs  
 D'une goutte indocile,  
 Il ne faut d'autre médecin  
 Qu'un joyeux Vaudeville  
 Et du vin  
 Qu'un joyeux Vaudeville.

Si vous n'offrez à la beauté  
 Qu'un hommage inutile,  
 Ou si vous êtes supplanté  
 Par un rival habile,  
 Consolez-vous le verre en main  
 Avec le Vaudeville  
 Et le vin  
 Avec le Vaudeville.

L'emploi des huissiers, des sergens  
 Deviendrait fort stérile,  
 On n'aurait que de bonnes gens  
 Aux champs comme à la ville,  
 Si chacun plus gai, plus humain  
 Chantait le Vaudeville  
 Et le vin  
 Chantait le Vaudeville.

L'année 1806 vit naître *Le Canadien*, premier journal français politique du pays. En 1807 apparut "Le Courrier de Québec," et en 1808, "Le Vrai Canadien."

Avec l'apparition de ces journaux, on vit renaître une recrudescence de l'élan poétique. C'est ainsi que dans le troisième numéro du "Courrier de Québec," se trouve un sonnet qu'on peut offrir comme un modèle du genre.

L'auteur qui, comme tous les correspondants de l'époque, garde soigneusement l'anonyme, commence par féliciter les éditeurs sur leur louable entreprise ; puis, tout en leur annonçant ce qu'ils auront à souffrir du côté de l'envie, il leur envoie, pour les consoler, le petit chef-d'œuvre suivant dont je ne saurais garantir l'origine :

Quand du haut Hélicon je veux franchir la cime,  
 La Gloire est à ma droite, elle soutient mes pas ;  
 Elle échauffe mon âme, et d'une voix sublime :  
 " Marche avec moi, dit-elle, et tu triompheras."

Mais dans ce dur sentier tandis qu'elle m'anime,  
 A ma gauche l'Envie, à l'œil louche, au cœur bas,  
 Versant sur moi le fiel dont elle s'envemine ;  
 " Et moi, dit-elle aussi, je ne te quitte pas."

Que ferai-je ? je puis, retournant en arrière,  
 Fournir, loin de l'Envie, une obscure carrière,  
 Mais la Gloire aussitôt va s'envoler au loin.

Marchons entre elles deux, sans que rien nous arrête ;  
 D'un immortel laurier l'une ornera ma tête  
 Et l'autre, en frémissant, en sera le témoin.

---

### Gazettier de la Gazette de Montréal.

1<sup>ER</sup> JANVIER 1807.

D'où vient qu'au premier jour de l'an,  
 Disait Julie à sa maman,  
 Par une extrême politesse  
 Tout le monde accourt et professe  
 Qu'il n'a d'autre objet de ses vœux  
 Que de nous voir vivre heureux ?  
 C'est, lui répond sa sage mère,  
 Que les souhaits ne coûtent guère ;  
 Chacun s'épuise à souhaiter  
 Afin d'avoir moins à donner.  
 Ami lecteur, fais le contraire,  
 Car ce défaut est trop vulgaire ;  
 Souhaite moins pour donner davantage ;  
 Mais pardonne mon grossier badinage,  
 Car si je ne sais plaisanter,  
 Je puis, avec grâce, accepter  
 Petits cadeaux, présents, étrennes,  
 Ami lecteur, voilà les tiennes.

Quelques-uns des journaux anglais de ce temps se montrèrent très-hostiles aux Canadiens-Français, entre autres le *Mercury*, (le *Mercure*, comme on l'appelait alors,) rédigé par un apothicaire du nom de Racy. Il fallait une vengeance, elle ne se fit pas at-

tendre et parut sur le Canadien sous forme de chanson. L'apothicaire Racy dut s'en mordre les pouces.

AIR :—*Robin ture lure lure.*

L'apothicaire Racy  
Fait une triste figure  
De ne pouvoir plus ici  
Ture lure  
Nous vendre de son Mercure  
Robin ture lure lure.

Cette drogue bonne à rien  
Ne peut que nous faire injure ;  
Bon et sage Canadien  
Ture lure  
N'a point besoin de Mercure  
Robin ture lure lure.

De fermer ses magasins  
Il serait bien je l'assure,  
Et d'aller chez nos voisins  
Ture lure  
S'ils ont besoin de Mercure  
Robin ture lure lure.

La haine du nom français était portée si loin que cette année-là même (1807) on essaya de mettre à exécution un système d'éducation dont le but n'était rien moins que l'anglicisation en masse de tous les Canadiens-Français. Cette fois encore, le sentiment populaire trouva sa vengeance dans une chanson.

SUR L'AIR :—*Yankee Doodle.*

Plus de français,  
Parlez anglais  
Puisqu'on l'exige ;  
C'est un abus  
Qu'Anglicanus  
Veut qu'on corrige.

Car qui ne le parlera  
 Tant pis pour lui ce sera,  
 Et pour qui ne le pourra  
 Tant pis encore, vous dis-je.

Au Canadien  
 Ne sert de rien  
 De s'en défendre.  
 Que ces conquis  
 Chez les Yankis  
 Aillent l'apprendre.  
 Celui qui ne l'apprendra  
 Mauvais citoyen sera  
 Et pour tel on le pendra,  
 Si l'on a droit de pendre.

En vrais Anglais  
 Instruisez-les,  
 Peuple fidèle ;  
 Dans vos leçons  
 Nous vous proposons  
 Pour modèle,  
 Et qui se révoltera  
 Aaron Buro le punira,  
 Car jamais cet homme-là  
 Ne fit grâce aux rebelles.

Obéissons,  
 Amis, marchons  
 En Amérique ;  
 Chez ces lurons  
 Nous apprendrons  
 La politique ;  
 Et puis quand on la saura  
 Yankee Doodle on chantera  
 Après quoi l'on s'écriera :  
 Vive la République !

La milice, les élections, la politique, tels étaient les graves sujets qui occupaient alors notre petit peuple, et n'ont cessé de l'occuper depuis. Aussi, les chansons que publient les premiers journaux fran-

çais roulent-elles presque invariablement sur ces trois choses.

C'est ainsi que tout à coup, en 1807, un ordre général ordonne la réorganisation immédiate de la milice. Cet ordre enjoignait qu'on prélevât aussitôt un cinquième de tous les miliciens, lesquels devaient se tenir prêts à entrer en campagne au premier mot de commandement.

C'était une bonne aubaine pour les Canadiens-Français. Il y avait longtemps qu'ils attendaient une occasion favorable pour se laver glorieusement de ces fausses imputations de déloyauté, au moyen desquelles leurs ennemis avaient juré de les perdre. Bien que 1775 ne fût pas encore très-éloigné, néanmoins on était parvenu à accréditer le bruit que les Canadiens-Français n'attendaient qu'une occasion favorable pour faire cause commune avec la république voisine, et que pour cela, il ne fallait que l'apparition du drapeau américain.

L'élan des Canadiens-Français pour s'enrôler sous les drapeaux de la milice fut vraiment extraordinaire ; mais laissons parler le *Canadien* :

“ La revue des Miliciens de la Division de Beauport, dit ce journal, surpasse tout ce qu'on peut exprimer en loyauté et zèle pour le service de Sa Majesté.”

“ Entre autres traits à jamais mémorables au nom canadien, dans une famille composée du père et de son fils unique, tous deux se sont mis volontairement

et gaiement dans les rangs. Le Colonel *de Salaberry* n'a pas pu accepter le père, parce qu'il était au-delà de l'âge prescrit ; mais le fils a insisté pour que son nom restât, et il fut à l'instant mis à la tête, comme premier volontaire."

" Un autre milicien, père d'une nombreuse famille s'est écrié : Voici mon extrait de baptême, j'ai soixante-cinq ans, je demande à être mis dans les rangs, pour servir " *comme une autre fois !* "

" Un père de famille s'est avancé, et a dit : Au cas que mon fils ne soit pas commandé, parce qu'il est un peu infirme, je demande la permission de rester dans les rangs (où il s'était déjà placé de lui-même.)"

" Parmi les commandés se trouvait le nom d'un étranger enrôlé depuis peu, qu'on croit avoir été flétri par quelque bassesse. Alors, tous les Miliciens ont prié le Lieut.-Colonel Duchesnay de représenter au Colonel qu'il leur en coûterait trop de servir avec un homme de cette description, et qu'ils le priaient tous de faire ôter son nom : cela fut accordé à l'instant, au milieu des acclamations éclatantes répétées ; l'honneur canadien y gagna, le service n'y perdit rien, car un nouveau volontaire venait de s'offrir."

Le *Canadien* fait des rapports semblables de presque chaque paroisse. On donnait le nom d'*élus* à ceux qui avaient le bonheur d'être enrôlés, et l'on criait : *Hurrah des Elus !*

Il ne faut donc pas s'étonner si cette ardeur militaire eut pour effet de faire éclore un grand nombre de chan-

sons. Voici entre autres quelques couplets par un milicien de Berthier :

On dit que l'Américain  
Menace la Province,  
Et qu'il veut d'un coup de main  
Déposséder un Prince,  
Mais, je suis soldat, moi,  
Fidèle à ma patrie,  
Et pour elle et pour mon Roi  
Je donnerai ma vie

.....  
.....

Pour prévenir les desseins  
D'un peuple téméraire  
Sa loi va mettre en mes mains  
La foudre, le tonnerre,  
Oui, je suis soldat, moi, etc.

Dignes du nom glorieux  
De Canadiens fidèles  
Prenons tous de nos ayeux  
L'exemple et le modèle,  
Oui je suis, etc.

Le capitaine Dupré, du "premier bataillon de Milice Canadienne," était, paraît-il, le favori des miliciens. Deux chansons du *Canadien* semblent en faire foi.

Bataillon du noble Dupré,  
Pour ton roi tu brûles de zèle,  
Car à peine la loi t'appelle  
Tu te hâtes de te montrer.  
De tes ayeux tu suis la trace  
Et digne de remplir la place,  
A l'épreuve on peut publier  
Tout Canadien est un guerrier.

*Autre*

Dupré, vive ton bataillon !  
D'honneur on y sent l'aiguillon,

Bravement on y recoit l'ordre.  
 A ta loyauté qui peut mordre  
 Oui je gage, gage, gage, gage  
 Qu'il combattra en vrai Lion,  
 Dupré, je gage ton bataillon.

.....  
 .....  
 Yanke's, si vous bronchez là-bas,  
 Ils iront rencontrer vos pas ;  
 Pas Canadien, c'est pas de grue,  
 Pas de Yanke's, pas de tortue,  
 Son courage, rage, rage, rage, rage  
 Yanke's si vous bronchez là-bas,  
 Leur courage vous réduira :

Ces deux chansons, paraît-il, sont dues à la muse  
 de M. Baillargé, peintre et architecte.

Durant la même année 1807, il y eut des élections  
 très-chaudes ; or des élections chaudes réclamaient  
 une chanson : M. François Romain s'en chargea.

Dans ce temps d'élections  
 Il faut entrer en danse,  
 \* L . . . g x , . . . C . . . b . . . n , et L . . . b . . . n d ,  
 En vous seul je mets ma con  
 Fiance, fiancée, fiancée.

Amenez vos électeurs,  
 Vantez leur mes principes,  
 Avancez, grands protecteurs,  
 Que vos discours séducteurs  
 Les pipent, les pipent, les pipent.

.....  
 .....  
 Mais, que vois-je en cet instant,  
 Tout m'est défavorable,  
 Je suis malgré vos élans,  
 Entraîné par le courant,  
 Au diable, au diable, au diable.

---

\* Lagucux, Corbin, Leblond.

## CHANSON DU JOUR DE L'AN 1808, (DU CANADIEN.)

AIR : *La bouteille et la marmite.*

Si souvent on me critique,  
 D'être un peu trop négligent,  
 C'est que j'ai mainte colique,  
 Et ce n'est point surprenant ;  
 Pour échauffer ma poitrine  
 Il faut du soni, sonnant,  
 J'en manque pour ma cuisine,  
 Je suis faible et languissant.

Ce son merveilleux enchante  
 Et s'entend avec plaisir,  
 De tout le monde il contente  
 Et soulage le désir ;  
 Qui peut avoir dans sa poche  
 Du soni, soni, sonnant.  
 Est un homme sans reproche,  
 Grand esprit et très-savant.

Faut-il gagner un royaume  
 Ses ministres et ses grands,  
 Ce n'est point au jeu de paume  
 Qu'on se fait des partisans,  
 Mais au jeu plus agréable  
 Du soni, soni, sonnant  
 Qui rend l'homme doux, traitable  
 Par son rou, rouli, roulant.

On me dit que cette chanson est probablement du juge De Bonne, auteur d'un grand nombre des chansons de cette époque.

Sur le *Courrier de Québec* de cette même année, (1808) on trouve une chanson de lurons assez drolatique. Je ne saurais dire si son origine est française ou canadienne.

AIR : *La Marseillaise.*

Allons, amis, la nappe est mise  
 Voici l'instant de la gaîté,

S'attrister est une sottise,  
 On a tout avec la santé, (bis)  
 De ce jambon voyez la mine,  
 Il est, sur ma foi, savoureux,  
 L'amour a longtemps par ses feux  
 Desséché ma pauvre poitrine.

A boire mes amis,  
 Buvez à votre tour,  
 Versez (bis) et que Bacchus  
 Remplace enfin l'amour.

Refrain : Trinquons (bis) et que Bacchus  
 Remplace enfin l'amour.

J'ai cru devoir terminer ici cette courte étude sur nos chansons historiques. Les plus importantes de celles qui ont paru depuis 1809 jusqu'à une époque assez rapprochée (1848) sont reproduites dans le *Répertoire National* avec bien d'autres échantillons de notre littérature canadienne, en prose et en vers.

Aucune étude n'avait encore été faite sur l'état de notre littérature aux 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècles ; car, à part cinq morceaux en prose et en vers de la fin du siècle dernier, reproduits par le *Répertoire*, on peut dire que la compilation de M. Huston ne commence qu'avec le 19<sup>e</sup> siècle. Cette esquisse n'a pas la prétention de remplir cette lacune ; son seul objet est de donner une légère idée de l'état des lettres françaises en Amérique durant les deux premiers siècles de l'existence du peuple canadien.

Ce serait assurément s'exposer à de graves mécomptes que de chercher parmi ces productions des chefs-d'œuvre ou des modèles ; ce n'est pas un petit peuple de quelques milliers d'habitants, dont les seules occupations étaient de défricher la terre et de

guerroyer, qui pouvait avoir de semblables prétentions. Mais, tels qu'ils sont, ces faibles essais n'en ont pas moins une certaine importance. Il n'est pas sans intérêt de voir comment la langue française s'est conservée sur ce sol d'Amérique, quelles racines profondes elle y a poussées, comment elle y a fructifié.

Lors même que l'étude de ces vieilles compositions n'aurait d'autre résultat que de nous permettre de constater les progrès que nous avons pu faire, il me semble que ce serait déjà un grand point de gagné. Mais il y a plus que cela : la plupart de ces poésies rappellent quelques traits importants de notre héroïque histoire ; or tout ce qui touche à notre histoire doit être sacré pour nous. Lorsque le Canada comptera vingt millions de Français, (ce qui arrivera un jour), ces vieilles poésies, n'en doutons pas, seront regardées comme de précieuses reliques.

Un mot sur la première partie de cette étude, " Les chansons populaires du Canada," qui a été publiée sur le *Foyer Canadien* de 1863. J'étais loin de m'attendre que ce faible essai me vaudrait l'honneur de deux lettres beaucoup trop flatteuses de la part d'un des écrivains de France les plus distingués, M. Champfleury. Ces témoignages d'approbation m'ont fait regretter vivement de n'avoir pas donné à mon travail plus de développement et surtout une plus grande perfection. Mais, en l'écrivant, je sentais qu'une pareille tâche ne pouvait être remplie dignement que par un musicien ; car, comme le dit si bien M. Champfleury, " musique et paroles sont insépa-

rables ; ce sont deux amies qui se parent mutuellement, ne sont pas jalouses, et semblent tristes séparées l'une de l'autre.”

J'ai donc été des plus heureux en apprenant que M. Ernest Gagnon voulait bien se charger du soin de publier ces chansons, avec paroles et musique, et de donner à cette œuvre toute la perfection dont elle est susceptible. Grâce à lui, les chansons populaires du Canada, et par là même, les vieilles chansons populaires de la France, seront désormais à l'abri des assauts du temps, et des assauts des musiciens, encore plus redoutables peut être.

M. Gagnon ne manquera pas, assurément, d'attirer l'attention de ses lecteurs sur toutes les singularités qu'offrent ces mélodies, si originales au point de vue de l'art musical ; mais si quelqu'un pouvait encore douter du riche fond de poésie que recèlent parfois les strophes de ces naïves compositions, voici un fait qui ne manquera pas, je l'espère, de porter la conviction même chez les plus incrédules.

Dans la *Revue Contemporaine* de 1863, (31 octobre,) on peut lire une savante critique par M. Adrien Donnodevie, des œuvres en langue provençale du célèbre poète Mistral. M. Donnodevie nous donne la traduction française d'un des chants du jeune poète, pour lequel le savant critique ne saurait trouver trop d'éloges. Laissons le parler lui-même.

... “ Le troisième chant nous fait assister à une assemblée joyeuse et babillarde de jeunes filles réunies au mas de Micocoules, et occupées à dé-

pouiller des cocons ; elles parlent de leurs amours, de leurs projets ; elles font des châteaux ..... en Provence, rappellent les beaux souvenirs du pays. Taven, la sorcière, raconte la curieuse légende du pâtre de Lubéron ; plus espiègle que les autres, Norade découvre à demi le secret de Mireille ; celle-ci rougit, mais s'en défend, et dit que plutôt que d'avoir un mari, elle aimerait mieux se faire nonne dans un couvent : " oh ! oh ! s'écrient les jeunes filles, c'est comme Magali, Magali qui échappa à l'amour par mille subterfuges, qui se faisait panvre, oiseau qui vole, rayon qui brille, et qui pourtant, tomba amoureuse à son tour." Et sur les instances de ses compagnes, Nore, la belle chanteuse, se met à dire la ravissante aubade de Magali. Cette chanson est-elle l'œuvre propre du poète, ou en a-t-il trouvé l'idée et quelques fragments dans la mémoire populaire, et l'a-t-il très-habilement arrangée ? c'est ce que nous ne pouvons décider".....

Or, c'est ce qu'il est très-facile de décider : il suffit pour cela, de mettre en regard quelques strophes de la chanson provençale avec quelques couplets d'une de nos chansons populaires canadiennes.

#### CHANSON PROVENÇALE.

" O Magali ! ma tant aimée—Mets la tête à ta fenêtre---Ecoute un peu cette aubade de tambourins et de violons—Le ciel est là-haut plein d'étoiles---Le vent est tombé---Mais les étoiles pâliront en te voyant.  
---Pas plus que du murmure des branches---De ton

aubade je me soucie--Mais je m'en vais dans la mer blonde--Me faire anguille du rocher.

--O Magali! si tu te fais--Le poisson de l'onde--  
Moi, le pêcheur je me ferai--Je te pêcherai.

—Oh! mais si tu te fais pêcheur—Quand tu jetteras tes filets—Je me ferai l'oiseau qui vole--Je m'en volerai dans les landes.

O Magali, si tu te fais--L'oiseau de l'air--Je me ferai, moi, le chasseur--Je te chasserai, etc., etc.

#### CHANSON CANADIENNE.

J'ai fait une maîtresse n'y a pas longtemps :  
Dimanche, j'irai la voir, dimanche j'irai ;  
Je ferai la demande à ma bien-aimée.

Car si tu viens dimanche, je n'y serai pas,  
Je me mettrai biche dans un beau champ  
De moi tu n'auras pas de contentement.

Si tu te mets biche dans un beau champ  
Je me mettrai chasseur ; j'irai chasser,  
Je chasserai la biche, ma bien-aimée.

Si tu te mets chasseur pour me chasser,  
Je me mettrai carpe dans un étang ;  
De moi tu n'auras pas de contentement.

Si tu te mets carpe dans un étang,  
Je me mettrai pêcheur pour te pêcher ;  
Je pêcherai la carpe, ma bien-aimée, etc., etc.

Et c'est ainsi qu'une de nos chansons populaires canadiennes, que nous avons entendu chanter mille fois, et avec indifférence peut-être, acquiert une valeur toute nouvelle lorsqu'elle nous revient ornée de quelques parures sur les pages d'une grande revue Européenne.

# LE FOYER CANADIEN

Recueil Littéraire et Historique, publié par une Association de  
Littérateurs Canadiens.

La **PRIME** et les livraisons du **FOYER** forment ensemble,  
au bout de l'année, deux volumes de 384 pages chacun.

Prix de l'abonnement: Une Piastre par an, payable d'avance.

---

## PRIME DE L'ANNÉE 1865

La première livraison des *Chansons Populaires du Canada*,  
PAROLES ET MUSIQUE, est envoyée en même temps que cette pre-  
mière livraison du *Foyer* pour 1865, à tous ceux qui ont payé la  
somme d'une piastre.

*Le portrait de M. Ferland ne sera donné qu'à ceux qui  
auront souscrit avant le premier Mars.*

Le port de la prime, qui se composera de cinq ou six livraisons,  
sera à la charge des abonnés de même que celui des livraisons du  
*Foyer*.

Nos Agents locaux qui voudront continuer aux conditions ordi-  
naires, sont priés de faire parvenir "au Gérant du *Foyer*" les noms  
de tous ceux qui auront renouvelé leur abonnement, ainsi que la  
somme reçue, afin que les livraisons puissent leur être expédiées  
sans retard, par la poste.

Il y a des dépôts du *Foyer* à Québec, chez l'éditeur M. Des-  
barats et chez MM. Matte et Hardy, libraires, Haute-Ville, et à  
Montréal, chez MM. Fabre et Gravel.

On peut toujours s'abonner en s'adressant directement par lettre  
enregistrée et affranchie "Au Gérant du *Foyer Canadien, Québec*."  
Toutes communications relatives au *Foyer* doivent aussi être adressées  
de la même manière.

Toute personne envoyant la somme de neuf piastres a droit à dix  
abonnements.